

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le XVII^e siècle
L'enfance de Taine
Lettres de voyage
La mort de Charles le Téméraire
Du plaisir artistique
André Gide et la philosophie de la vie
Politique anglo-américaine
Grandeur et servitude de Bruxelles-Capitale
Livres allemands

Comte Gonzague de REYNOLD
André CHEVRILLON
Paul CAZIN
Lucien MARSAUX
E. DE BRUYNE
Marcel DE CORTE
Hilaire BELLOC
Comte Xavier CARTON de WIART
Paul HALFLANTS

Les idées et les faits : Chronique des idées : La voix des évêques, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Nous ne nous attendions, certes, pas à ce que M. Paul Struye daignât nous témoigner quelque reconnaissance pour l'attention accordée, ici, à ses idées. Mais il exagère quand il affirme, dans le numéro de la *Terre wallonne* qui vient de paraître, qu'il ne reste, des six colonnes que nous avons consacrées, le 8 janvier, à son étude *A quand le désarmement?* « que quelques expressions inutilement violentes, et, aussi, hélas! une certaine incompréhension des nécessités internationales du moment. Il doit être permis de le déplorer ».

Comment donc, cher Maître!

Et merci, tout d'abord, pour l'aimable *certaine*... Tout espoir n'est, heureusement, pas perdu!...

Laissons-là les... considérations « personnelles » que nous décoche M. Paul Struye. Nous pourrions lui opposer les nombreuses approbations que nous ont values nos notes du 8 janvier dernier, dont quelques-unes éminentes, et dont certaines l'étonneraient grandement. Il ne s'agit pas de personnes mais d'arguments. L'essentiel n'est pas de discriminer entre les mérites de M. Struye et les nôtres, mais d'établir qu'un certain « pacifisme sentimental, confus et sans discernement », dénoncé par Pie XI est, en ce moment, autrement dangereux pour la Belgique, que la prétendue opposition (?) « de certains milieux catholiques belges (??), oublieux des directives du Saint-Siège, férus de ce nationalisme outré condamné par Pie XI, et qui n'ont que railleries et quolibets à l'endroit de la S. D. N. ou de la Conférence du désarmement ». Nous prions le lecteur de croire que nous citons textuellement M. Paul Struye.

Ce que nous allons reproduire de la réponse que nous fait celui-ci montrera d'ailleurs, avec évidence, à quel point la chimère du pacifisme, comme disait le cardinal Mercier, a fait perdre à ce pauvre M. Struye, avec le sens du réel, celui du ridicule.

Nous avions demandé à notre auteur : où donc avez-vous découvert des compatriotes qui ont besoin de peser et de méditer le dilemme de Mussolini?

« Où donc? répond M. Struye. Mais, pour commencer, dans les bureaux de la *Revue catholique des idées et des faits*. Votre article Monsieur l'Abbé, s'attache à démontrer qu'il n'y a aucune raison de réduire les armements mondiaux... »

C'est Veuillot, croyons-nous, qui, accusé un jour de fidéisme, écrivait une page délicieuse sur les angoisses de l'homme se découvrant fidéiste. Que n'avons-nous sa plume! Nous narrerions ici les affres ressenties en constatant — à la lecture des pages de M. Struye, — toute la hauteur et toute la profondeur, toute la noirceur et toute l'horreur de notre odieux militarisme...

* * *

Parce que nous nous sommes permis de trouver que les arguments de M. Paul Struye en faveur du désarmement ne sont pas très solides, ce qui, en bonne logique, ne permet de conclure qu'à l'insuffisance de son argumentation, notre contradicteur, croyant, sans doute, incarner la cause du désarmement dans sa personne, ne craint pas d'écrire : « Il faut donc, en bonne logique (*sic*), conclure que vous souhaitez le maintien de la situation actuelle, avec les 140 milliards annuels de dépenses d'armement; avec, en l'an 1932 de l'ère chrétienne, les nations bardées de fer, dressées jalousement les unes en face des autres; avec l'inégalité permanente de traitement entre ce que vous appelez, avec un certain (*sic!*) M. Bauer « les pacifiques » et « les belliqueux ».

» Vous souhaitez l'échec de la Conférence... »

Parfaitement, cher lecteur, c'est comme nous avons l'honneur de vous le dire, il paraît que nous souhaitons l'échec de la Conférence. Rien de moins. Sans doute n'y a-t-il que nous à le souhaiter en Belgique. Que voulez-vous! On se distingue comme on peut. Dans l'article, auquel répond M. Struye, nous avions bien écrit : « il n'y a certainement personne en Belgique, et très certainement aucun catholique, qui ne souhaite ardemment la paix et le désarmement dans la sécurité », mais ce n'était là, sans doute, qu'une feinte. Et quand, la semaine dernière, nous vous disions : « Comme catholique et comme Belge, nous souhaitons, et ardemment, que la Conférence de Genève fasse de l'utile besogne en matière de limitation et de réduction des armements [...] de toute notre âme, nous voulons espérer que la Conférence du désarmement s'emploiera efficacement à empêcher notre civilisation occidentale de se suicider », c'était hypocrisie pure, si on peut dire, car M. Struye, qui nous connaît mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes, l'affirme sans appel : « Vous souhaitez l'échec de la Conférence »...

Oh! ces rêveurs de pacifisme!...

* * *

M. Paul Struye prétend avoir rappelé, *textes à l'appui* (c'est lui qui souligne) « les obligations que les Alliés ont contractées en 1919, quant à la réduction de leurs armements. M. Van den Hout ne reproduit pas les textes, et en dehors d'une courte citation d'une étude du R. P. de la Brière, il se borne à ironiser finement en traitant de « délicieux, n'est-ce pas? » ce rappel d'engagements solennels ».

Nous n'avons pas cité les textes parce que nous ne voulions pas entreprendre ici une discussion technique de droit international.

Il nous suffisait de citer un « certain » P. de la Brière, spécialiste qualifié, comme nous avons cité un « certain M. Bauer ». La « courte citation » reproduite confondait d'ailleurs péremptoirement M. Struye, qui omet d'en faire part à ses lecteurs. M. Struye affirmait que l'Allemagne avait « le droit de réclamer que les Alliés exécutent à leur tour l'engagement collectif qu'ils ont souscrit. Sur ce point, il faudrait fermer les yeux à la réalité pour le nier, les Allemands sont non nos débiteurs, mais nos créanciers : ils peuvent exiger que nous fassions honneur à notre signature ».

Délicieux, n'est-ce pas? remarquons-nous. Ce délicieux, nous le répétons... car la Belgique devenue débitrice de l'Allemagne en matière de désarmement, c'est trop drôle pour s'indigner.

À l'affirmation de M. Struye, le P. de la Brière répond : Vous vous trompez et vous forcez la signification du Traité de Versailles. « Courte citation », c'est entendu, mais qui réduit en miettes toute l'argumentation struyenne.

* * *

Mais voici l'essentiel :

J'avais enfin rappelé les enseignements de l'Eglise en matière de désarmement. Ici M. Van den Hout se montre particulièrement susceptible. J'avais cité des textes. Il ne les publie pas. Mais il assure que les Papes n'ont jamais conseillé la réduction des armements actuels. Je croyais cependant me rappeler que S. S. Pie XI avait, il y a quelques mois, à peine, dénoncé, une fois de plus, dans l'actuelle course aux armements, l'une des causes principales des maux dont souffre le monde... Au surplus, l'hésitation n'est pas possible. Benoît XV recommandait « la diminution simultanée et réciproque des armements ». M. Van den Hout, lui, veut le désarmement des uns et l'armement ad libitum des autres. Si ces deux thèses sont en parfaite harmonie, c'est que les mots les plus clairs ont perdu tout sens.

Jusqu'à présent, nous n'avions pas encore suspecté la bonne foi de M. Struye, voilà qu'il nous faut bien nous y résoudre... Depuis bientôt onze années qu'elle existe, la *Revue catholique des idées et des faits* a toujours publié tous les documents pontificaux et nous croyons bien avoir été seuls à le faire.

M. Struye... dit le contraire de la vérité quand il prétend que nous avons assuré « que les Papes n'ont jamais conseillé la réduction des armements actuels ». On est tenté de lui répondre ce que Clemenceau télégraphia un jour au comte Czernin. Bornons-nous à hausser les épaules et passons, car c'est trop bête. Pardon pour l'expression. Mais parce que les Papes ont dénoncé la course aux armements comme génératrice de guerres, s'ensuit-il que la Belgique doit désarmer en 1932? Or, ou tout ce qu'écrivit M. Struye sur le désarmement est parfaitement inutile, ou cela tend à convaincre les Belges — car il n'est lu que par certains Belges, trop nombreux hélas! du moins quand il écrit dans la *Libre Belgique* — qu'il leur faut être moins militaristes qu'ils ne sont. Et nous maintenons que M. Struye calomnie indignement les catholiques belges quand il ose écrire qu'il y a, chez nous, « des milieux de droite plus catholiques que le Pape pour oublier que le christianisme est une religion de paix et pour fouler aux pieds les admirables préceptes du Sermon sur la Montagne »! M. Struye a beau prétendre que nous sommes « aisément irritable », nous voulons croire que son injustifiable langage « agace, irrite, indigne, écœure » la presque unanimité de ceux qui l'entendent.

Défiens une fois de plus M. Struye de prouver que le Saint-Père a demandé à la Belgique, et jusqu'à présent en vain, soit de réduire ses armements, soit de ne pas mettre tout en œuvre pour assurer la défense la plus efficace possible de son territoire. Répétons aussi la question posée au *Provincial de la Terre wallonne* qui se demandait : « Quand donc les catholiques belges se décideront-ils à porter sur le forum leur doctrine et leur volonté de paix, avec toutes les

conséquences qu'elles comportent? » Quelles conséquences, si il vous plaît — rétorquions-nous — les catholiques belges devraient-ils tirer, aujourd'hui, de leur doctrine et de leur volonté de paix? Nous attendons toujours qu'on veuille bien nous le dire...

* * *

Donc, Benoît XV recommandait « la diminution simultanée et réciproque des armements » et nous voulons, nous — dit M. Struye — le désarmement des uns et l'armement *ad libitum* des autres... Pauvres lecteurs de la *Terre wallonne*, car M. Struye les berne joliment!

Ce que nous voulons? Mais la paix, cher Monsieur, la paix toujours compromise par cette Allemagne dont... vous ne parlez guère, si ce n'est pour nous affirmer qu'elle a satisfait au Traité, en matière de désarmement. Pourquoi? Parce qu'elle est réellement désarmée et qu'elle veut la paix? Fi donc, ce sont là des faits qui n'intéressent guère notre juriste. Par ce que — écoutez bien — la Conférence des Ambassadeurs l'a reconnu... Et voilà notre juriste satisfait. Casques d'acier, hitlériens, armements, gaz, fortifications, routes et chemins de fer stratégiques, forces aériennes, tout cela n'a aucune importance. En droit, l'Allemagne a désarmé; donc en fait elle n'est plus dangereuse. N'est-ce pas là le jurisme dans toute sa beauté?

Quant aux directives pontificales et aux devoirs des catholiques, il faudrait tout de même en finir avec les équivoques. Oui, les Papes conseillent de réduire les armements. Mais qui les écoute? Admettons que tous les catholiques suivent fidèlement leurs directives. Cela fait... combien d'Allemands s. v. pl.? Et combien de Français? Une minorité de chaque pays... M. Struye oublie que l'Europe n'est plus catholique. Ce n'est d'ailleurs pas qu'en matière de désarmement que les appels du Saint-Père restent sans réponse, hélas! Est-ce la faute des catholiques? Si l'Allemagne prussifiée menace toujours la paix européenne, est-ce la faute des catholiques? Quant à la France, qui compte peut-être encore 25 % de croyants, est-ce en désarmant — parce que l'Allemagne ayant désarmé a droit au désarmement de la France! — qu'elle servirait la paix? Un « certain » M. Fœrster, pour parler comme notre contradicteur, qui connaît un peu son pays et qui est à une meilleure compréhension que nous — qui sait, meilleure même, peut-être, que celle de M. Struye — « des nécessités internationales du moment », proclame hautement le contraire. Il supplie la France de ne pas faire le jeu du militarisme allemand — qui se moque pas mal des appels pontificaux x! — en réduisant ses armements sans garantie formelle de sécurité.

Le soi-disant désarmement général, uniforme, progressif, — écrit-il — qui ne pourra jamais tenir compte de l'infinité et réelle inégalité de toutes les bases de l'armement, ni de l'inégalité des états d'âme, ce désarmement favoriserait aujourd'hui bien plus la guerre que la paix. Il y a aujourd'hui des peuples dont l'envie de démolir l'ordre existant est échauffée jusqu'à devenir absolument incalculable : un désarmement de leurs voisins ne ferait qu'enlever les derniers obstacles à leur démente.

Qui sait? Peut-être M. Struye comprendra-t-il ces lignes comme voulant dire que le désarmement européen est rendu impossible parce que la Belgique est trop militariste, que les catholiques belges font fi des directives pontificales et que la *Revue catholique* échauffe l'envie qu'a cette Belgique belliqueuse de démolir l'ordre existant jusqu'à obliger ses voisins à maintenir les obstacles à notre démente!...

Pour nous, ce que dit M. Fœrster, ancien diplomate, ressemble étonnamment au « désarmement des uns et à l'armement *ad libitum* des autres » que nous reproche maître Struye, en caricaturant d'ailleurs notre pensée. Mais allez donc faire comprendre à un

juriste qu'il y a armements et armements d'après la volonté qui les anime et qui les qualifie. M. Paul Struye vous affirmerait, sans doute, en toute sérénité et — il faut l'espérer — en toute inconscience que si, demain, la France ne disposait que des forces militaires « officielles » de l'Allemagne, les armements des deux pays seraient égaux. Changerait-il d'avis en entendant, de nouveau, les Prussiens défiler sous ses fenêtres? Rien n'est moins sûr...

* * *

Et entre-temps la partie se joue à Genève. Si la France est habile, il faudra bien que l'Allemagne se résolve à montrer son vrai visage, et pas seulement l'Allemagne, mais l'Angleterre, mais l'Italie, mais les Etats-Unis. Si l'Allemagne veut vraiment la paix et ne réclame pas le désarmement des autres uniquement pour augmenter sa force de leur faiblesse, une formule de sécurité dans la solidarité finira bien par sortir des délibérations de Genève. Personne ne le souhaite plus ardemment que les Belges, exposés plus que quiconque. Et puisse « notre » M. Bauer, comme le qualifie aimablement ce cher M. Struye, s'être trompé dans son pessimisme... Toutefois si un « certain » Forster a raison quand il écrit :

La majeure partie des pacifistes modernes n'a pas une conception organique de l'œuvre de paix; elle ne voit pas que la suppression de la guerre ne peut pas être obtenue avec certitude par la suppression des moyens militaires de destruction, mais seulement :
1° Par une « renaissance » religieuse et morale de toute notre civilisation...

...alors, comment n'être pas pessimiste?...

D'ailleurs, et nous rappelons les enseignements de l'Eglise à M. Paul Struye, les Papes n'ont cessé de le redire : sans retour au Christ, à son Evangile et à son Eglise, le monde court à sa perte... Voilà des directives pontificales autrement essentielles encore que celles dénonçant les armements exagérés!

* * *

Moralité de tout ceci : on pouvait douter pas mal, déjà, de la sûreté de jugement de M. Struye, voilà qu'il force à douter grandement de sa bonne foi. Nous le savions rêveur de pacifisme — pour employer l'expression du cardinal Mercier —, parti en guerre contre d'imaginaires militaristes belges et d'inexistants ennemis de la paix, du désarmement et de la S. D. N. chez nous. Sa dernière diatribe permet de le taxer d'esprit faux.

Disons comme lui : « Il doit être permis de le déplorer »...

* * *

Le Rouge et le Noir, beaucoup plus rouge que noir, comme l'appelle spirituellement l'Autrité, y est allé, lui aussi, de son prêche pacifiste. C'est, évidemment, encore à quelques étages au-dessous du niveau où se meut M. Paul Struye et d'une mauvaise foi bien plus accusée.

Au Rouge et Noir, on ne fait habituellement aucun cas ni de l'Evangile ni des Papes. Cette fois ils sont à l'honneur.

Les Evangiles d'abord. Sous le titre *La propagande pacifiste et les Evangiles*, on cite :

Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux! Paix sur la terre, bonne volonté envers les hommes.

LUC II, 14.

Mais je vous dis, à vous qui m'écoutez : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent;

Bénissez ceux qui vous maudissent, et priez pour ceux qui vous outragent. Et à celui qui te frappe à une joue, présente lui aussi l'autre; et si quelqu'un t'ôte ton manteau, ne l'empêche point de prendre aussi l'habit de dessous.

LUC VI, 27 ss.

Tu ne tueras point.

MATTHIEU XIX, 18.

Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

MATTHIEU XXII, 39.

Alors Jésus lui dit : Remets ton épée dans le fourreau; car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée.

MATTHIEU XXVI, 52.

A citer ainsi, sans commentaire aucun, sans distinction aucune, sans la moindre nuance, ces enseignements sublimes de Notre Sauveur, non seulement on les dénature et on les fausse singulièrement, mais on les « déatholicise » et on en fait des ferments d'anarchie comme firent Luther, Calvin, Rousseau, Tolstoï...

Chesterton appelle cela : des vérités marchant la tête en bas et les pieds en l'air.

* * *

Après les Evangiles, les Papes :

La paix armée qui ravit la robuste jeunesse aux travaux des champs, aux études, au commerce, aux arts et la voue pour de longues années au métier des armes, ne saurait être l'état naturel de la Société.

LÉON XIII.

Des troupes nombreuses et un développement infini de l'appareil militaire peuvent contenir quelque temps l'élan des efforts ennemis, mais ne peuvent procurer une tranquillité sûre et stable. La multiplication menaçante des armées est même plus propre à exciter qu'à supprimer les rivalités et les soupçons...

LÉON XIII.

...les dangers de guerre que fait naître l'importance numérique des armées...

PIE X.

... d'où un juste accord de tous pour la diminution simultanée et réciproque des armements...

BENOIT XV.

La meilleure garantie de tranquillité n'est pas une forêt de baïonnettes mais la confiance, mutuelle et l'amitié.

PIE XI.

Acceptons comme exactes ces citations sans indication de source et qui demanderaient trop de recherches pour être vérifiées : qu'en conclure? Que la Belgique doit désarmer tout de suite et sans condition et que la jeunesse belge doit refuser de servir à l'armée? Car nous sommes en Belgique et il s'agit de propagande pacifiste en Belgique. Ce que nous reprochons à cette propagande, ce que nous reprochons à la *Terre wallonne* et à M. Struye, c'est de sembler croire qu'une telle propagande soit nécessaire chez nous, et bienfaisante, et salutaire. Nous prétendons, au contraire, que la Belgique entière étant antimilitariste et pacifiste, le danger pour nous réside, non pas dans un excès d'armements, mais — L'EUROPE ÉTANT CE QU'ELLE EST, MALGRÉ LES PRESSANTES EXHORTATIONS DES PAPES ET MALGRÉ LE CATHOLICISME, SINON MALGRÉ LES CATHOLIQUES — dans une impréparation militaire qui nous expose à une nouvelle invasion. Le pacifisme belge tend à nous affaiblir et cela, sans servir en rien la cause du désarmement. Bien au contraire!

Où, Notre-Seigneur a dit *Tu ne tueras pas*, mais parce qu'il y a des hommes qui se moquent des commandements de Dieu, il faut fermer soigneusement sa demeure, payer cher policiers et gendarmes toujours armés, pour se protéger contre ceux qui n'hésitent pas à tuer pour un rien. Il n'est pas plus antiévangélique de préparer la défense de la Belgique que de porter un revolver ou d'en confier un au veilleur de nuit.

* * *

Pour ne pas parler, aujourd'hui, uniquement d'aberrations pacifistes, nous remettons à huitaine l'examen d'une consultation théologique sur le refus de participation à la guerre, donnée par le R. P. Strattmann, dominicain — celui-là même qui fut empêché de venir parler à Louvain — en réponse à une enquête sur « l'objection de conscience », faite par le secrétariat de l'Internationale des Résistants à la guerre. Nous l'avons découverte dans le dernier *Bulletin catholique international* et nous y avons trouvé des opinions singulièrement hardies et d'une bien discutabile

orthodoxie... Le voilà bien, semble-t-il, le « pacifisme sentimental, confus et sans discernement » dont parle Pie XI!

A la semaine prochaine.

* * *

Nous avons eu l'occasion, déjà, de signaler la tendance moderne qui ramène le christianisme, fait avant tout de foi au Christ et de charité, à un moralisme vague et même, pour être plus précis, à un « pansexualisme ». L'activité humaine pivoterait donc autour des 6^e et 9^e commandements. Et toute la littérature contemporaine, essentiellement subjectiviste, s'inspire de ce postulat. Le sujet devient la grande et l'unique préoccupation, le seul objet digne d'analyses sans fin et de considérations à perte de vue. Tendance malsaine et morbide qui renverse toutes les perspectives et détraque les esprits.

M. Georges Bernanos vient de la dénoncer, une nouvelle fois, et avec une verve bien savoureuse, dans *Figaro*.

M. François Mauriac ayant reproché à Lamennais « d'avoir refusé de se connaître, faute irréparable » ajoutait :

Le démon du pauvre Féli, c'était son cœur. Sans doute ne faisait-il rien de mal, mais cette région en lui qu'il ne veut pas connaître, ce dernier cercle jusqu'ou il refuse de descendre pour y porter le feu, c'est là que son obscur ennemi se tapit et prépare de loin le lacet qui l'étranglera.

Et Bernanos de répliquer :

... Mon Dieu, il y a du vrai là-dedans et à le lire on se sent bien fier d'être soi-même un véritable spirituel. Mais on ne peut s'empêcher de penser qu'une telle image de la vie intérieure n'est pas faite pour encourager les âmes droites et que ces descentes en soi-même, cette gymnastique souterraine, ces reptations, ces courbatures supposent un grand entraînement préalable à des délectations moins saintes, et pour tout dire quelque gâsisme et beaucoup de loisirs.

« Vous n'y pensez que trop, à vos péchés! » d'a-t le cher Péguy. Mais la leçon de Péguy est perdue, bien perdue. Restaurer la chrétienté, l'esprit de chrétienté, l'immense fraternité médiévale, quelle chimère! Comme l'intellectuel, son jumeau profane, le « spirituel » est individualiste. Comme lui aussi, sa méfiance de l'action est grande. « Ah! plutôt que d'essayer de voir clair, Lamennais a préféré se jeter tête basse dans les disputes de son temps : soulever des questions, poser des problèmes, quel alibi! » — Soulever des questions, poser des problèmes, fi donc! L'unique affaire est de se tâter. Vous ne vous ferez grâce ni d'un frisson, ni d'une vapeur, pas même d'une simple sueur. « La chaîne intérieure est-elle rompue? » « La Bête est-elle lâchée? » ... C'est égal, tous ces messieurs assis en rond, chacun surveillant son cochon, quelle image de la Chrétienté!...

Admirable image et qui stigmatise bien l'intolérable freudisme de tant de nos contemporains. L'essentiel n'est plus Dieu, le règne du Père, l'amour du prochain, le foyer, la cité, mais le « moi », gratter son « moi » sans trêve ni repos, faire un sort à tout ce qu'éprouve ce « moi » centre du monde, seule idole restée debout...

Dans un bel *Hommage à Pascal* qu'il vient de prononcer à Paris — et dont il a bien voulu réserver le texte à nos lecteurs qui le trouveront dans notre prochain numéro —, notre collaborateur et ami, M. J. Calvet, dit de son côté :

On a fait de l'homme un automate, l'esclave de je ne sais quelles larves; on l'a livré en proie à des fantômes. Si bien qu'il s'est mis à douter de lui-même, à se tâter pour se chercher et à ne pas se retrouver. L'analyse a dissous son être et sa sincérité l'a fait évanouir... Mais la sincérité consiste-t-elle à raconter tous les spectres qui passent dans le courant intérieur ou à dire quels éléments nous choisissons pour en faire notre vie? En fin de compte, notre personnalité est-elle dans la statue que notre raison et notre volonté arrivent à sculpter, ou dans les déchets que rejette le ciseau? Pascal aurait anathématisé Freud.

* * *

On connaît le mot historique de M. Aristide Briand affirmant, en juillet 1914, que jamais l'Allemagne ne serait assez sotte pour faire la guerre...

Dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*, M. Camille Barrère, ancien ambassadeur de France à Rome, en révèle un autre tout aussi troublant.

Après avoir rapporté deux importants témoignages allemands (von Tirpitz et von Bülow) établissant que la politique agressive de l'Allemagne en 1905, lors de l'affaire marocaine, n'était qu'une feinte, car on savait à Berlin que l'Empire ne serait prêt que vers 1914, M. Barrère termine son article par ces lignes :

De ce double témoignage, on peut conclure que l'Allemagne n'avait aucune intention de passer de la menace à l'attaque en 1905 à propos du Maroc. Ce fut le malheur de la politique française de se persuader du contraire et de ne pas comprendre que l'Allemagne n'entendait nous « imposer sa loi » qu'à partir de 1912-1914.

Ce ne fut pas la dernière fois qu'on s'abusa sur les desseins allemands. Quatre ans avant la grande guerre, je recevais Léon Bourgeois au Palais Farnèse. Je lui fis part de mes graves appréhensions pour un avenir prochain. Je lui dis qu'il était inévitable que nous fussions attaqués par les puissances centrales, qu'on en était étrangement inconscient à Paris, qu'il ne nous restait que le temps de nous préparer.

— Quelle erreur! s'exclama-t-il. Il n'y aura plus jamais de guerre entre la France et l'Allemagne!

Léon Bourgeois, grand pacifiste! Nouvel exemple de la dangereuse manie qu'ont les rêveurs de pacifisme de se forger un univers conforme à leurs rêves. L'Europe a payé de millions de morts et de ruines innombrables les illusions pacifistes de la III^e République qui ont attiré les hordes germaniques comme le gouffre appelle le torrent...

* * *

Ainsi donc, une des quatorze vice-présidences de la Commission du Désarmement fut attribuée à la Belgique et il se trouva exactement le même nombre de votants — 36 sur 54 — pour offrir une autre vice-présidence à... la Russie! Le bolchevisme assis, en égal, à la même table que les nations civilisées pour discuter désarmement! Et Moscou traitée comme la Belgique! « Cet abominable régime bolcheviste — comme s'exprime S. E. le cardinal Van Roey dans sa lettre de Carême — qui exécute implacablement dans la malheureuse Russie et même dans le monde, son programme de destruction spirituelle en même temps que de révolution économique et sociale. Et certains gouvernements ne craignent pas de l'aider à se consolider et à développer son action néfaste. »

Conférences CARDINAL MERCIER

La prochaine conférence sera faite le *mardi 17 février*, à 5 heures (Salle Patria) par

le Général MORDACQ
ancien chef de cabinet de Clémenceau

SUJET :

POUVAIT-ON SIGNER L'ARMISTICE A BERLIN ?

Cartes en vente à la Maison F. Lauweryns, 20, Treurenberg, au prix de 20 francs.

Le XVII^e siècle

INTRODUCTION.

Le XVII^e siècle est celui dont on a le plus étudié les grands écrivains, — mais qu'on a peut-être le plus mal compris; celui dont la lettre nous est le plus familière, mais l'esprit le plus étranger.

Pourquoi? Deux raisons :

Il est entendu, depuis deux siècles, que Malherbe, Corneille, Pascal, Molière, La Fontaine, Boileau, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon sont les classiques de la littérature française. Classique est un adjectif qui dérive de classe : classiques sont les auteurs qu'on étudie dans les classes, parce qu'ils sont des modèles ou parce qu'ils sont regardés comme des modèles. Les pédagogues de tout rang dans la hiérarchie, du maître d'école au professeur d'université, se sont donc emparés des classiques dont les textes commentés, recommandés, épluchés, charcutés, sont devenus ce qu'on appelle avec élégance « matière d'examen ». Résultat : tous ceux qui se sont assis sur les bancs d'une école ou d'un auditoire, ont appris les noms des classiques, ont appris par cœur quelques-uns de leurs textes, fût-ce une simple fable de La Fontaine — dont les fables d'ailleurs ne sont pas simples. Comme tout ce qui est obligatoire, comme tout ce qui est consacré officiellement chef-d'œuvre, les classiques sont devenus ennuyeux; la pédagogie leur a enlevé, peu à peu, la jeunesse et la vie; elle les a momifiés. Première raison.

Seconde raison : le temps où les classiques ont vécu, où ils ont été jeunes et novateurs, l'Ancien Régime paraît si loin de nous, que nous ne comprenons plus, ni ses institutions, ni son esprit. En notre âge de démocratie, on le représente comme une époque d'absolutisme, comme un système politique et social dont la destruction, en 1789, était devenue nécessaire, au nom des droits de l'homme et du citoyen. Relisez le volume de Michelet sur le XVII^e siècle : ce n'est plus de l'histoire, c'est un pamphlet et un pamphlet « quarantehuitard ».

D'où ce paradoxe : on continue d'étudier, d'admirer les classiques, mais on abomine, parce qu'on ne peut plus le comprendre, le temps, les règnes, la société, l'esprit qu'ils ont exprimés et dont on ne peut les détacher sans fausser l'intelligence de leurs œuvres. Ce paradoxe est un legs du XVIII^e siècle, qui fut révolutionnaire en tout, sauf en littérature où il demeura d'une timidité extrême. C'est bien lui, en définitive; ce sont bien les « Modernes », — je fais allusion à la fameuse querelle, — Voltaire, Laharpe, les professeurs de rhétorique, les grammairiens puristes, qui ont placé les classiques au rang d'où, malgré le romantisme, ils ne sont jamais descendus.

Donc pour beaucoup de personnes, même cultivées, les classiques sont des écrivains que leur perfection rend ennuyeux. La raison, chez ces écrivains, comprime l'imagination, étouffe la passion, proscrit le lyrisme, puisqu'il est entendu, dans le dictionnaire des idées toutes faites, que le lyrisme est l'apanage des romantiques, et qu'il n'y a de lyrisme qu'à la manière des romantiques. Les

classiques, en un mot, sont des écrivains statiques, tandis que les modernes seuls sont dynamiques. La noblesse, la majesté, la solennité des écrivains classiques, ont pour symbole la perruque de Boileau, exactement partagée en son milieu, comme un alexandrin est partagé en deux hémistiches par une césure. On oublie que la perruque de Boileau, c'est la crinière d'un lion, mais d'un lion qui, soi-même, volontairement, s'est dompté.

Autre erreur, très commune également : confondre tout le XVII^e siècle avec le règne de Louis XIV, toute sa littérature avec le même Boileau. Cela vient sans doute de cette périphrase, devenue courante depuis Voltaire : le « siècle de Louis XIV ». Mais le règne de Louis XIV, ce n'est que la moitié du XVII^e siècle, encore en faut-il retrancher les années de la minorité. En réalité, le XVII^e siècle fut une époque très diverse, très agitée, pleine de contrastes. Le parc de Versailles ne saurait en être la similitude. Comment donc procéder pour comprendre le XVII^e siècle?

Première notion : distinguer — je simplifie à dessein — le tempérament et l'esprit, la volonté. Le tempérament fut violent, aventureux, romanesque, « baroque ». L'esprit a constaté les dangers auxquels ce tempérament allait conduire, s'il n'était pas endigué, canalisé plutôt. Une volonté consciente, la volonté d'une élite, est intervenue avec une méthode et un sens psychologique dont les œuvres des grands écrivains nous ont laissé le témoignage.

Seconde notion : le XVII^e siècle avait un but devant les yeux, et c'était la restauration, la grandeur de la France. Il s'est efforcé d'y atteindre, en luttant contre ses propres tendances, par étapes, avec des rechutes suivies de vigoureux redressements. C'est en cela qu'il est un exemple pour nous, aujourd'hui.

Troisième notion : ce qui fit la force, le succès du XVII^e siècle, ce fut, — fait unique dans l'histoire moderne, en tout cas dans l'histoire de France, — la coopération du pouvoir royal, de l'Eglise, de la société aristocratique et de « l'intelligence », écrivains, savants, philosophes, artistes. Certes, il y eut des oppositions et des dissidences : dans l'ensemble, elles sont négligeables.

Voilà les idées générales qu'il importe de retenir. Nous verrons plus tard à les préciser ou rectifier.

I

CARACTÈRES GÉNÉRAUX :

La courbe du XVII^e siècle, la pensée du siècle

Quelle est maintenant la courbe que décrit le XVII^e siècle?

Il commence à zéro. Ce zéro, c'est l'état de misère, d'anarchie, de désagrégation, dans lequel Henri IV trouve la France lorsqu'il est reconnu et couronné roi. Sous son règne, durant douze années, la courbe remonte, très vite et très haut. L'assassinat du roi Henri la fait aussitôt retomber, pas aussi bas cependant qu'à la fin des huit guerres civiles et religieuses. Lorsque Richelieu, prend le pouvoir, la courbe s'élève encore plus haut et plus long-

temps que sous Henri IV. Elle tombe derechef, et presque à zéro sous les Frondes, cette Révolution manquée. Elle se relève dès que, majeur, Louis XIV décide d'être son premier ministre. Elle atteint son point culminant à la paix de Nimègue, en 1678. Puis on la voit s'abaisser lentement, à mesure que le roi vieillit, jusqu'à sa mort en 1715. Et c'est la Régence, crise intermédiaire entre la Fronde et la Révolution.

Pourquoi nous sommes-nous servis de cette image qui sent sa clinique? Pour bien montrer que le XVII^e siècle ne fut pas cent années d'ordre et de calme forcés, durant lesquelles toute la France a supporté, comme une cariatide, le poids de la royauté absolue. Pour bien montrer que le XVII^e siècle fut agité, fiévreux, souffrant d'une révolution latente, ayant des rechutes, puis, grâce à des traitements énergiques, recouvrant la santé, quitte à en abuser. Pour bien montrer l'exactitude historique de notre distinction entre son tempérament et son esprit. Pour bien montrer enfin que le XVII^e siècle a lutté contre soi-même, victorieusement.

Le XVII^e siècle eut deux chances :

La première, si rare en histoire, fut de posséder un grand roi : Henri IV, puis un très grand roi : Louis XIV. Entre ces deux monarques se place Louis XIII qui, plus effacé, trop méconnu, ne laissa point d'avoir eu à un haut degré conscience de sa majesté, mais aussi de ses devoirs : Louis XIII, le très chrétien.

La seconde chance est aussi rare que la première : chacun de ces rois trouva pour collaborateur un grand ministre. Ce furent Sully pour Henry IV, Richelieu pour Louis XIII, pour Louis XIV, Colbert. Quant à Mazarin, beaucoup plus contestable, on ne saurait lui dénier l'habileté, la finesse, le sens de la grande diplomatie et de la grande politique.

De ces deux chances, il résulta une remarquable continuité de la politique. Il y eut d'abord une pensée générale du siècle : la grandeur de la France dans tous les domaines. Il y eut ensuite une pensée, que j'appellerais « corollaire », pour chaque règne : trois pensées, trois étapes vers le but final. Sous Henri IV, la paix par la réconciliation des Français entre eux, fût-ce au moyen d'un compromis, nécessairement provisoire, comme l'Edit de Nantes. Sous le ministère de Richelieu, l'ordre par l'autorité. Sous Louis XIV, au-dedans, la magnificence dans l'unité, au-dehors, la magnificence dans la suprématie.

La littérature exprime cette pensée du siècle et ces « pensées du règne ». Malherbe a sorti la langue et le vers de l'anarchie, tout comme Henri IV l'a fait pour le royaume : pratiquement, empiriquement. Corneille et Descartes expriment, représentent la volonté ordonnatrice et dominatrice, la méthode qui caractérisent, en politique, le gouvernement inflexible du Cardinal. L'école de 1660, en faisant triompher l'idée d'art dans la poésie, est la collaboratrice du roi épris de gloire. Remarquez la gradation : d'abord les réformes immédiates, la liquidation du XVI^e siècle en littérature, comme Henri l'a liquidé en politique; puis la reconstruction raisonnée, solide, par de grands artisans, de la prose et du théâtre, la constitution de la doctrine classique; enfin, la beauté couronnant cette doctrine qui, en littérature, s'impose comme un impérialisme excluant tout ce qui ne lui est pas conforme. C'est la même ascension que dans la politique, extérieure et intérieure.

Mais l'éclosion des chefs-d'œuvre, la formation de la doctrine ne sauraient s'expliquer par cette seule conformité avec la pensée du siècle, les « pensées du règne ». Un programme politique, si vaste qu'il soit, la réorganisation administrative du royaume et les victoires des armées, tout cela peut exercer une influence, au moins indirecte, sur la littérature, l'orienter, lui donner le sens de l'ordre et de la grandeur. Mais qu'en peut-il résulter, sinon un art officiel, des institutions officielles? Certes, nous ne sommes pas de ceux qui, à priori, repoussent l'art officiel; au contraire : nous estimons que l'impulsion de l'Etat est indispensable au mouvement artis-

tique et littéraire, et que travailler pour l'Etat, pour la nation, est une noble mission dévolue à l'écrivain, à l'artiste. Le mécénat royal fut, au XVII^e siècle, déterminant. Néanmoins, une littérature a d'autres sources : les idées sociales, morales, religieuses. Sans une société cultivée, sans des préoccupations sociales, sans des aspirations religieuses, la littérature et les arts ont beau être soutenus, stimulés par l'Etat : ils n'auront point d'âme.

Or, qu'est-ce qui caractérise le XVII^e siècle? D'abord l'ordre royal, la politique royale; oui, mais encore un grand fait social : la formation de la société polie, et un grand fait religieux : la contre-Réforme ou réforme catholique. Ces deux faits, ces deux mouvements entraînent la littérature. Celle-ci doit au premier sa conception de l'homme, elle doit au second une conception de l'univers. Une psychologie, une synthèse. Ajoutez-y ce sens de l'ordre et de la grandeur qu'elle doit à la royauté; ajoutez-y enfin l'humanisme qu'elle hérite de la Renaissance, et vous aurez les quatre éléments constitutifs de la doctrine classique.

Considérez enfin que cette doctrine, si elle le canalise, ne supprime, ne comprime pas le tempérament violent, passionné, aventureux, romanesque, baroque du XVII^e siècle, pour reprendre les qualificatifs dont nous nous servions tout à l'heure. Et vous aurez l'élan, la puissance, l'« influence secrète », le dynamisme en un mot qui anime cette littérature, en fait le contraire du classicisme dégénéré, tel que l'ont connu et pratiqué le XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle.

Un effort vers la perfection de la forme. Un effort vers la grandeur. Un effort vers la maîtrise de l'homme par l'homme. Un effort vers Dieu : un mot les résume, l'héroïsme. M. Fidaou-Justiniani fut, je crois, le premier à le bien voir, sinon à nous le bien expliquer : la littérature du XVII^e siècle est héroïque.

II

Les sentiments du XVII^e siècle, leur origine, leur exagération

Pour bien comprendre le XVII^e siècle, il faut avoir devant les yeux son point de départ : l'état de la France à la fin du XVI^e, après cinquante années de guerres civiles et religieuses.

Cet état, c'est la ruine. En politique extérieure, la France a perdu son rang de grande puissance; elle est ouverte aux étrangers : il s'en fallut même de peu qu'elle ne devînt une dépendance de l'Espagne. En politique intérieure, c'est l'anarchie. Avec Henri III, qu'on a d'ailleurs beaucoup trop noirci, la royauté a perdu son prestige. Fait grave, elle est contestée, non seulement dans la personne du roi, mais déjà dans son principe : des idées républicaines, démocratiques, commencent de s'exprimer; on écrit, on raisonne sur la légitimité du régicide. En même temps, le particularisme des bourgeoisies provinciales et le séparatisme des grands féodaux, menacent de ramener le royaume à l'état où il se trouvait durant la guerre de Cent Ans. La Réforme avait brisé l'unité de foi, base de la royauté. Une formidable crise économique avait produit un bouleversement social, une ambiance singulièrement favorable à ce que Taine appelle l'anarchie spontanée. Sécurité nulle part, pas même dans les villes fortes. Montaigne raconte dans ses *Essais* qu'il avait pris le parti de ne plus se barricader, de laisser nuit et jour son château ouvert : à quoi bon chercher à se protéger, à je se défendre? personne, le matin, n'était assuré d'être vivant le soir; personne, le soir, n'était assuré d'être vivant le matin. Des bandes, soudards licenciés, artisans sans travail, paysans chassés de chez eux, aventuriers et vagabonds de tout poil, infestaient les routes qu'on n'entretenait plus. L'agriculture, l'industrie, le commerce périllicitaient. Les finances publiques s'écroulaient dans le désordre. Le trésor était vide. Les impôts

ne rentraient pas. L'administration était désorganisée. Les ports étaient quasi vides, sans navires de guerre ou de commerce. Il est vrai que la décentralisation encore médiévale de cette époque permettait aux villes, aux bourgs, aux villages, aux particuliers de vivre assez facilement de leurs propres ressources; il est vrai qu'il y avait des régions plus ou moins tranquilles, plus ou moins épargnées. Mais notre tableau n'est pas poussé au noir. La France, en ces cinquante années, qui, pour citer Malherbe, « pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs », la France aurait, d'après le témoignage d'Henri IV lui-même, perdu deux à trois millions de ses habitants. Ce fut en tout cas une chance pour elle, que ni la Ligue, ni le parti huguenot n'aient eu de véritables chefs. De la sorte, le désordre n'aboutit point à une révolution dans le genre de la révolution anglaise : la France n'avait point de Cromwell.

En revanche, elle avait le roi Henri IV. S'il est quelqu'un qui mérite d'être qualifié d'homme providentiel, c'est bien lui. Lui seul pouvait réconcilier les Français, les unir autour de lui; rendre la paix, l'ordre, la prospérité, à la France. Il fut servi par deux qualités que les Français apprécient par-dessus tout : le panache et le sens politique. Le sens politique lui inspira les deux gestes qui s'imposaient : sa conversion au catholicisme, la religion hors de laquelle il n'aurait jamais pu régner; et l'Édit de Nantes, le compromis sans lequel, dans le royaume de France, la paix n'aurait pu être rétablie.

Le souvenir de ces dures années, celui surtout de la dernière guerre civile (1584-1594), devait inspirer à tout le XVII^e siècle des sentiments qu'il faut dégager pour le bien comprendre, lui, sa politique, sa pensée et sa littérature. Le premier, c'est la terreur de voir une pareille crise recommencer; les troubles qui surviennent après l'assassinat du roi Henri, et surtout la Fronde, la plus grave des rechutes, démontrent que cette crainte était loin d'être vaine. Le second, c'est l'amour de l'ordre, le besoin d'unité, le besoin d'autorité : voilà pourquoi le gouvernement royal fut absolu, dictatorial, dirions-nous aujourd'hui; dictature d'un ministre, Richelieu, puis dictature du Roi lui-même : Louis XIV ne se contenta pas de régner, mais voulut gouverner — et devait gouverner, car, après Mazarin, un premier ministre n'était plus possible. Un troisième sentiment fut la crainte de la féodalité sous ses deux aspects : privilèges des bourgeoisies, autonomie des grands vassaux. Si les Parlements, surtout celui de Paris, furent réduits au silence, si l'on ne songea plus à convoquer les États généraux, c'était pour étouffer le particularisme bourgeois, avec son esprit d'opposition, mais aussi de routine. Si la noblesse fut concentrée autour du Roi, à la Cour, à Versailles, si les gouverneurs de province ne furent plus que des personnages décoratifs, c'est qu'on entendait tenir en main tous ces seigneurs qui auraient pu avoir des vellétés autonomistes. Et voici le quatrième sentiment : l'horreur du schisme. L'Édit de Nantes avait créé un État dans l'État; on s'efforça, — ce fut l'œuvre de Richelieu — de le ramener à sa plus simple expression, — puis on le supprima, — ce fut l'œuvre, d'ailleurs néfaste, de Louis XIV, car on croyait supprimer du même coup le protestantisme en France. Rappelons les rigueurs exercées contre les jansénistes.

Mais il est encore un cinquième sentiment qui allait déterminer toute la politique extérieure, toutes les guerres de Richelieu et de Louis XIV : l'insécurité de la France. Le royaume se sentait menacé sur presque toutes ses frontières, mais surtout à l'Est. N'oublions pas que, sous Henri IV encore, les Espagnols et les Impériaux étaient tout près de Paris, qu'ils étaient en Artois, en Alsace, qu'ils étaient en Franche-Comté, qu'ils étaient dans le Roussillon. Et il y avait la menace anglaise sur les côtes de la Manche et de l'Océan. Deux puissances, encore inégales, mais toutes deux redoutables, encerclaient la France, par mer et par terre. Pour leur

résister, la France avait besoin de solides frontières, reculées bien en arrière de la capitale : les Flandres, le Rhin, le Jura, les Alpes. La France avait besoin d'une flotte. Comme elle vit, très tôt, qu'elle ne pourrait pas lutter sur les mers contre l'Angleterre, lui arracher la suprématie navale, elle porta tout son effort à briser la puissance hispano-impériale. De là, sa politique à l'égard de l'Allemagne, des princes allemands; de là, l'idée que Louis XIV eut, un instant, de poser sa candidature à l'Empire; de là ses guerres qui furent, dans leur principe, une « défensive offensive », mais qui finirent par liquer l'Europe contre lui. Le fameux plan de Henri IV, ce plan d'une fédération, d'une paix européenne, je ne crois pas qu'il y faille voir autre chose que ce besoin de sécurité qu'éprouvait la France, et je ne crois pas non plus qu'il y ait contradiction profonde entre le « grand dessein » et la politique de Louis XIV : l'aïeul et le petit-fils désiraient la paix. Ils ne la croyaient possible qu'après avoir abattu le trop vaste empire qui était leur cauchemar. L'Europe qu'ils rêvaient de constituer, c'était une association d'États, petits ou moyens, que la France aurait présidés, après s'être débarrassé de l'empire, mais ce n'était point, à proprement parler, un rêve impérial.

Cependant, force est de reconnaître les exagérations, les excès provoqués par ces sentiments au cours du XVII^e siècle, singulièrement sous le règne de Louis XIV. Ce serait une erreur que de parler, au XVII^e siècle, d'une centralisation administrative au sens moderne du terme : d'un étatisme. La centralisation opérée par un Richelieu ou un Louis XIV, serait, pour les Français d'aujourd'hui, de la décentralisation extrême, peut-être même la considéreraient-ils comme dangereuse pour l'unité de la France. Néanmoins, le besoin d'ordre, d'autorité, la crainte des troubles et de l'anarchie, aboutirent à des mesures grosses de conséquences, et de conséquences néfastes. Il faut revenir sur la révocation de l'Édit de Nantes, car elle priva la France de toutes les forces économiques, sociales, intellectuelles, que représentaient les protestants émigrés : ces forces, d'autres pays en bénéficièrent, et c'étaient les ennemis de la France, la Hollande, l'Angleterre et surtout la Prusse. L'opposition des réfugiés au règne et au régime est une des sources lointaines de la Révolution, comme leurs idées sont une des sources prochaines du mouvement philosophique au XVIII^e siècle, comme leur curiosité pour les littératures d'Allemagne, d'Angleterre sont à l'origine du préromantisme et, plus tard, indirectement, du romantisme. L'affaire du jansénisme allait créer un autre foyer d'opposition : celle-ci couvra sous la cendre, mais on la verra se rallumer dès 1789. La concentration de la noblesse autour de Roi, enlevait à celle-ci sa raison d'être : résider dans ses terres, demeurer au milieu du peuple, lui fournir ses chefs, conseillers et protecteurs naturels. Pourquoi s'étonner, dès lors, si la noblesse devint impopulaire? Une autre cause de la Révolution est là. La politique de Louis XIV coûtait cher; le vieux roi laissait à sa mort une situation financière que définit le déficit chronique. Depuis 1672, l'État n'arrivera plus à équilibrer son budget, au cours du XVIII^e siècle, sauf une année, 1738, sous le ministère du cardinal de Fleury : ce déficit chronique est une autre cause encore de la Révolution. Enfin, c'est à partir du XVII^e siècle que toute la vie artistique, scientifique et littéraire se polarise autour de Paris et de Versailles; ce qui, peu à peu, devait produire, pour les autres villes et pour la province, une anémie cérébrale, non pas complète, certes, — ici encore gardons-nous d'exagérer — mais certaine : un provincial et un sot, n'est-ce point la même chose pour un « honnête homme » du XVII^e siècle?

De toutes façons, le règne du vieux grand roi s'achève dans la tristesse, une tristesse que son attitude devant le malheur et devant la mort rend héroïque. Mais on est las de lui; on est las des principes sur lesquels s'est construite la royauté, principes politiques, principes religieux. Le courant de la Renaissance natu-

riste et païenne, ce courant devant lequel le XVII^e siècle avait dressé sa digue puissante et magnifique, a lentement, presque invisiblement, filtré par-dessous. A partir de 1680 environ, à partir de la société du Temple, de la Régence, il va se remettre à couler, et devenir un torrent : le mouvement philosophique du XVIII^e. Dès la vieillesse de Boileau, la doctrine classique commencera de se dessécher, de se rétrécir sur des esprits trop minces pour la remplir, et qui d'ailleurs commenceront timidement d'en contester les principes essentiels. Le rationalisme d'un Fontenelle et d'un Lamotte-Houdard tuera la poésie, cependant que dans l'œuvre d'un Fénelon circule déjà un vague souffle de rousseautisme.

GONZAGUE DE REYNOLD.
 Professeur à l'Université de Berne
 Membre suisse à la Commission de Coopération
 intellectuelle à la S. D. N.

(à suivre).

L'enfance de Taine⁽¹⁾

LA FAMILLE

Le 21 avril 1828, à Vouziers, Virginie Bezanson, femme de Jean-Baptiste Taine, mit au monde Hippolyte Adolphe Taine. Il naît en pleine bourgeoisie française, dans une famille modeste, honorable, enracinée depuis le commencement du XVII^e siècle aux mêmes lieux d'une province. Vouziers, Rethel en étaient les points d'attache, et Reims, où vivaient des cousins, où un ancêtre, échevin en 1428, avait reçu Jeanne d'Arc (2), apparaissait comme la capitale lointaine.

Son grand-père maternel avait été juge de paix, puis sous-préfet de l'Empire, à Rocroi; son père exerçait la profession d'avoué; deux de ses oncles furent notaires. Les femmes étaient pieuses et spirituelles, leurs vies monotones, réglées par la coutume et l'habitude, mais souvent éclairées par de brusques flambées de verve et de fantaisie, dont le souvenir était encore vivant dans la famille, au temps de notre enfance. De tels éclats alternant avec des moments où le feu de la vie semble baisser, peuvent signifier quelque anomalie dans le flux de l'énergie nerveuse. On s'était plusieurs fois marié entre cousins germains. Le père, dont un successeur à Vouziers me répétait encore, en 1905, les vives chansons, et qui mourut à quarante ans, semble avoir connu les sursauts et les détentes des nerfs trop sensibles. « Je tiens trop de mon père », a écrit Taine dans une lettre intime. Là, peut-on croire en effet, sont les antécédents de certaines singularités de sa nature : subits élans de verve et d'ardeur spirituelle, rapides et bienheureuses illuminations de pensée, mais, pour rançon, sous des apparences égales, de loin en loin, des abattements, des états de fatigue qui, à deux reprises, se prolongèrent pendant des mois, et dont la tristesse ne s'est révélée qu'à ses plus intimes.

Pourtant, le fond des âmes était robuste. Sa mère, profondément chrétienne, était toute conscience et volonté. Je la revois, septuagénaire, telle que je l'ai connue : une ferme, noble et soucieuse physiognomie, le regard droit, le front large et sillonné de plis profonds. Nous entendions son fils, à cette époque, l'appeler avec une tendresse un peu fière : « mon lion ». Un portrait la montre plus jeune, quelques années après la cinquantaine, quand elle dirigeait encore ses filles. Elle est en noir, sous ces cheveux noirs qu'elle garda jusqu'à sa mort, à quatre-vingts ans. Son visage, tourmenté de creux et de saillies — les joues, les tempes évidées. — respire la plus sérieuse et fervente énergie. Elle était née en 1800, et nous contait les histoires locales de la Révolution, qu'elle tenait de ses parents. Elle nous disait « l'étonnant regard » de l'Empereur qui, à deux reprises, l'avait embrassée quand, en route pour les armées d'Allemagne, il passait à Rocroi, et que les jeunes filles des notables allaient le complimenter. Elle se rappelait les

(1) Premières pages d'un livre sur Taine, qui paraîtra le mois prochain chez Plon, à Paris.

(2) *Les ascendants maternels de Taine* (p. 5), par PAUL PELLOT, archiviste-bibliothécaire de la ville de Rethel.

Cosaques, la fièvre des Cent-Jours. Waterloo lui avait été un blessure cuisante.

On possède aussi des daguerréotypes et photographies du grand-père maternel, Nicolas Bezanson, qui vécut jusqu'en 1851, des oncles Auguste, Adolphe, Alexandre Bezanson. Sur les barbes en collier de l'époque, ces figures taillées à grands traits, maigres, un peu rébarbatives, parlent de volonté austère, de fortes convictions, de vies assujetties à ces vieilles disciplines bourgeoises dont les rythmes simples façonnaient à demeure les physiognomies en les marquant de caractère. L'oncle Alexandre, le plus jeune, dont je me rappelle bien la haute stature, les yeux perçants, la grave et vibrante voix de basse-taille, avait pourtant couru, entre vingt et trente ans, les aventures en Amérique. Son neveu, à qui, de bonne heure, il enseigna l'anglais, le tenait pour un original, mais de grand sens et de grande expérience. Il avait la plaisanterie brève et rêche, et ses sursauts d'humour sarcastique, parfois presque cynique, se retrouvent dans maint propos de Thomas Graindorge. Et, dans le portrait que firent graver ses confrères pour commémorer son rôle à la Constituante, en 1848, le notaire Adolphe Bezanson, en habit, cravate blanche, apparaît strict, digne, énergique : un austère tabellion, le type de la forte bourgeoisie française d'autrefois. J'y reconnais ces prunelles aux rayons presque croisés, comme, sur une vision trop prochaine et venue du dedans, qui, chez Taine, furent d'un bleu si pâle, et dont la lente convergence et la métallique leur croissaient mystérieusement, à mesure qu'il pressait davantage une idée en l'exhalant tout haut devant nous. Ce léger strabisme, cet imperceptible miroitement semblaient naître de l'effort de l'esprit replié sur lui-même.

Dans cette famille, la culture était de tradition : des aïeux avaient eu le goût des idées abstraites. A côté des cahiers philosophiques rédigés dans sa jeunesse par l'historien psychologue, sont encore rangés dans la grande bibliothèque de la maison de Haute-Savoie les œuvres manuscrites de l'aïeul Nicolas, disciple de ce Condillac que l'auteur de *l'Intelligence* tenait pour un de ses maîtres, et dont il admirait tant la *Langue des Calculs*. Vers 1880, voulant apprendre à l'ainé de ses neveux à raisonner, ce fut le premier livre qu'il lui donna; peut-être était-ce le premier qu'il eût reçu lui-même de ce grand-père, sensualiste, idéologue, mathématicien, et dont il estimait les analyses. Celui-ci passa la fin de sa vie à philosopher dans une chambre en se faisant du café : tel était aussi l'unique plaisir du petit-fils quand, en province, dans son année de professorat, il cherchait l'oubli de ses déboires universitaires. Un bisaïeul, un contemporain de Louis XV, qui avait eu, lui aussi, le goût des idées était resté dans la mémoire des Rethélois sous le nom de Taine le Philosophe. Une tante, à l'époque où le jeune Hippolyte s'éprenait de Hegel, fut de force à discuter ses idées métaphysiques, et à lui présenter des systèmes « avec argumentation en forme ».

Sous de calmes et régulières influences, l'enfant grandit, d'abord écolier à Vouziers, puis, quand survint la maladie de son père, pensionnaire dans une institution de Rethel. Dans cette petite ville, il respirait encore l'atmosphère familiale, à côté de sa grand-mère paternelle et de ses deux tantes : dames très fines, à mine curieuse, intellectuelle et vive, dont un dessin à la plume de Virginie Taine, la sœur aînée d'Hippolyte, nous montre les vieilles figures balzacques, en chapeaux-capotes, encadrées de longues boucles anglaises.

Tout ce monde était pieux. « Le dimanche, dit une note biographique de la *Correspondance*, on ne faisait grâce à l'enfant ni de la grand-messe ni de Vêpres. » Jusqu'à sa quinzisième année, l'âge où, se référant sans doute à son propre souvenir, Taine plaçait l'éveil des idées générales, il fut chrétien. Ce que peut être cette foi, on ne le sait guère; sans doute, simple, saine, profonde, comme celle qu'il eut plus tard dans la science; — mais il nous confiait un jour l'ennui qu'il avait éprouvé dans son enfance, à tant d'heures de messes basses où le fidèle, au murmure lointain des paroles latines, ne voit guère que le dos du prêtre. Et ce souvenir a pu contribuer plus tard à sa sympathie pour les formes du christianisme où l'assemblée, par des chants, par des prières unanimes, articulées et cadencées à voix haute, prend au culte une part active.

Le petit garçon était « liseur ». Très tôt, il oublia l'actuel et l'alentour, absorbé dans un livre, sous les rayons de la vieille bibliothèque de Rethel, où s'alignaient dans leurs robes de cuir limé les tomes des classiques français. Vers douze ans, il sentit

pour la première fois dans la maison de ces ergoteuses tantes, le plaisir du raisonnement bien lié. « Je lisais avec intérêt une discussion de je ne sais plus qui sur le *Paradis perdu* de Milton. C'était un critique du XVIII^e siècle, qui démontrait, réfutait, en partant des principes. »

On aime à voir se déplier, hors du germe, la frêle et minuscule pousse où s'annonce l'arbre futur.

PREMIERS PAYSAGES

Il eut donc la chance d'avoir une patrie locale, d'y plonger par toutes ses racines ataviques. Sur cette frontière de l'Ardenne et de l'Argonne, où il revint bien des fois, il vécut jusqu'à treize ans. A l'âge où le monde se limite à l'horizon visible, où l'âme, toute fuide encore, reçoit pour la vie les influences du paysage familial, l'enfant, déjà grave, regardait « la grande forêt sombre fumer sous les averses », ou bien, lustrée, s'endormir d'un large et lumineux sommeil. A six ans, il suivait son père dans ses courses à travers les Ardennes; et, au soir de sa vie, il se rappelait dans quel silence ils tombaient tous les deux quand ils entraient dans les épaisseurs boisées, et que, de lieue en lieue, ils voyaient la grande sylvie étendre son dos sombre. Toujours « les têtes rondes des chênes, les files d'arbres étagées, et la senteur de l'éternelle verdure », dit-il dans la page où il évoque ce profond souvenir. « Presque aucun passant; l'herbe mouillée envahissait les deux côtés de la route; la colonnade des troncs s'enfonçait à perte de vue, et ne laissait passer aucun jour; les gouttes de la pluie récente tombaient de feuille en feuille; saut les coups de bec du pic et le cri des grives, on se serait cru dans un désert vide de toute créature vivante. Mais la fraîcheur incomparable de la végétation épandue suffisait pour peupler l'espace; et les chênes lustrés, épanouis par myriades sur les collines, semblaient des troupeaux paisibles abreuvés par l'air moite où voguaient des nuages (1). »

Ainsi commençait un dialogue muet avec la nature, interrompu, durant les premières années d'études à Paris, repris avec une passion accumulée par la privation, quand il commença de professer en province, — plus tard, poursuivi d'année en année à travers la France, à Fontainebleau, dans les Landes, à Sainte-Odile, dans les noires sapinières de Savoie. Ce silence où l'enfant tombait en marchant derrière son père dans le royaume des arbres, le sexagénaire, lassé de son labeur, des rues de Paris, et de la trop nombreuse figure humaine, allait encore le chercher, tous les ans, pendant quelques jours, dans les futaiées printanières de Barbizon. Mieux que tous les autres êtres, les arbres lui rendaient visibles la vie de la grande mère, ses rythmes calmes et puissants, ses secrètes exigences, auxquelles il n'est pas bon de se dérober. L'arbre patient, le chuchotement de son peuple de feuilles qui ne vit que par lui, que pour lui, et qui, l'heure venue, tombe sans murmure et se renouvelle toujours, tout cela lui disait à voix basse la même leçon que son cher Marc-Anrèle. « Ce que j'aime le mieux au monde, avoue-t-il dans *Graindorge*, ce sont les arbres. » Quelques-uns lui furent des amis, des amis secrets, auxquels il revenait souvent. Dans *Etienne Mayran*, ce commencement de roman qu'il abandonna, le jugeant trop autobiographique, c'est probablement le souvenir d'une telle amitié qu'il a voulu noter en montrant le petit Etienne, orphelin, enfermé comme lui dans un triste pensionnat de Paris qui sort de sa détresse à la vue inopinée, derrière le mur d'une cour, de deux peupliers, et trouve ensuite chaque matin son réconfort à suivre des yeux leur longue, ondulante respiration. Mystérieuse durée d'un trait de sensibilité : de l'enfance à la vieillesse, il survit à tous nos changements. Cinquante ans plus tard, je me rappelle de quel ton il nous parlait, à ses retours de Barbizon, d'un géant à demi mort du Bas-Bréau, ce « Briarée », aujourd'hui abattu, qu'il avait connu robuste, et dont la jeune verdure revenait bouillonner encore, d'un dernier effort de la vie, autour de la maîtresse branche. Ce n'était que quelques mots, deux ou trois petites phrases interrompues, à voix confidentielle, comme toujours, quand, chose bien rare, il se permettait l'expression d'un sentiment profond. L'éloquence que Barrès lui prête à propos de l'arbre des Invalides n'était pas dans sa nature.

Presque au même degré, et pour l'avoir contemplée à partir de treize ans, aux jours de vacances, chez l'oncle Adolphe, à Poissy, il fut sensible à la vie élémentaire de l'eau. Il aima les rivières du Nord, la fraîcheur épaisse des rives herbeuses, le sombre lustre où tournoient, sous un ciel chargé, des reflets de saules et de peup-

pliers. « Donnez-moi la forêt, ou un grand fleuve », écrivait-il nostalgiquement, sous le ciel trop bleu de la maigre Italie.

Tels sont les premiers aspects de la nature qui l'aient ému. Mieux que tous les autres, ceux-là l'ont touché jusqu'au fond obscur de l'âme, par-dessous les plans évidents de la conscience où se joue la pensée. Dans ces profondeurs s'accumule pour un Taine, comme pour un Barrès, « la nappe inépuisable ». Pour décrire les paysages de Méditerranée, il a trouvé des mots de splendeur savante, des métaphores classiques et concertées; pour dire la nature du Nord, il n'avait qu'à laisser remonter le souvenir. Il en a parlé sans effort ou volonté d'art, avec des phrases parfaitement simples, lentes, détachées comme des stances, animées d'un accent qui s'infléchissait jusqu'au chant. Chant spontané venu du passé lointain, vaguement murmuré jadis par les choses à l'enfant, et qui renaît dans l'homme, réveillant en lui les premiers émois de l'être sensible, — peut-être aussi les rêveries des ancêtres qui vécurent dans ce campagne, sous un ciel soucieux, parmi des eaux grises et de grands bois humides.

L'ÉCOLIER

Quelques-mois après qu'il eut perdu son père, en 1841, l'enfant fut envoyé comme interne, à Paris, à l'institution Mathé, dont les élèves suivaient les cours du lycée Bourbon. Ce que fut là sa vie intérieure, ce qu'il sentit, songea, sevré de sa forêt natale, entre les murs de ces deux maisons, et dans le paysage de pierre de la grande ville, les lettres et notes personnelles font défaut qui pourraient directement nous l'apprendre. Nous savons qu'il y souffrit assez pour que, sa santé s'altérant, sa mère, inquiète, vint avec ses deux filles le rejoindre et lui donner un foyer.

Mais, dans le roman inachevé où il se reprochait d'avoir trop introduit de lui-même, nous trouvons bien des indications sur cette période de sa vie. Sans doute, le menu drame qui s'y joue est imaginaire, mais les événements d'âme ne le sont pas, et Etienne Mayran est, lui aussi, un petit provincial, exilé, à la mort de son père, dans un pensionnat de Paris. Pour ceux qui ont connu Taine, ce jeune garçon si fier, sensible, secret, que la promiscuité scolaire a rejeté sur soi, qui, s'étant promis d'être un homme, entend ne dépendre que de soi, et garde en soi son idéal d'honneur, de conscience et tous ses mouvements d'âme, il est clair que c'est lui. C'est la sienne, l'histoire intérieure de ce viril enfant, appliqué à s'imposer sa volonté et se conduire, mais, par instants, détendu dans du rêve et de la nostalgie, quand « l'idée de la campagne se lève en lui avec une nostalgie délicieuse », — ou bien soudain enivré à la vue du printemps parisien, des marronniers qui s'ouvrent, du fleuve ou de la foule répandus dans la lumière. Il a dû souvent se languir, mais il se redressait toujours.

Les premiers temps furent donc tristes. Reclus, dépaycé, au milieu d'une troupe d'écoliers assez mal tenus et de mœurs plutôt rudes, répugnant aux petites polissonneries et mentes fraudes auxquelles un régime de caserne peut inciter de jeunes garçons, il commença par s'écarter. Ce n'est guère que dans les hautes classes que le feu des idées, impatient de se communiquer, s'allumant en lui, il se lia avec quelques-uns.

Il en trouva deux, ses pareils par plusieurs traits de caractère et par leur situation dans la vie, auxquels il s'attacha, et peu à peu, se confia tout entier. Il entra en rhétorique, comme vétérans, quand Prévost-Paradol, plus jeune d'un an, y apparut comme nouveau. Celui-ci, pauvre, jusque-là solitaire, à qui le sort n'offrait rien qu'il ne dût tirer de lui-même, l'attira vite. Gréard, qui le connut à l'École normale, décrit « sa taille élancée, son port élégant et fier, ses yeux pleins de feu », ses changeantes expressions de hauteur et d'abandon, « sa gravité précoce et la grâce caressante qui prétaient à sa personne une sorte d'autorité et de charme » (1). « C'était, dit-il, la vivante image de la distinction. Il avait ce certain air dont parle La Rochefoucauld, qui, manifestement, mène aux grandes choses. »

Ce que Prévost-Paradol a dit de sa vie au collège rappelle beaucoup les premières impressions du petit Ardennois. « Écarté du travail régulier des classes par l'aridité des matières et par de mauvaises méthodes, j'étais éloigné du commerce et des jeux de mes camarades par une misanthropie naissante. Une idée exagérée de la liberté et du droit me faisait considérer comme un crime l'empire de quelques écoliers sur les autres. Aidé d'un ami, qu'une

(1) « Les Ardennes », dans *Derniers Essais de Critique et d'Histoire*.

(1) OCTAVE GRÉARD, *Prévost-Paradol*.

situation semblable rapprochait de moi, je m'entourai d'une sorte de rempart. »

Cet ami, nous le savons, était Hippolyte Taine, qui avait senti la valeur de ce singulier enfant, en retard pour le grec et le latin, longtemps l'un des derniers de sa classe (sauf en français où s'annonçait son talent), mais d'âme noble, ardente, dont l'esprit fantasque jetait parfois des éclairs, et dont le génie s'imposa, un beau jour, à ses maîtres étonnés. C'est une séduction qu'exerça Prévost-Paradol sur son ami. Celui-ci, bien plus fort, plus ferme, muni d'un savoir autrement étendu et solide, le tenait pour supérieur à lui-même. Cependant « l'affection que lui portait Prévost était empreinte de déférence; il s'était placé sous sa direction; il lui envoyait sa connaissance de l'antiquité (1). Ils comparèrent toutes leurs idées; ils cherchèrent et pensèrent en commun. « Frères en philosophie, en politique, en littérature, lui écrit Taine, au lendemain de sa sortie du lycée, nos deux esprits sont nés ensemble. Je t'ai donné Spinoza; tu m'as donné Burdach (2) et Geoffroy Saint-Hilaire. Je t'ai initié à la métaphysique; tu m'as appris la physique et la physiologie (3). Si je te perdis, il me semble que je perdrais tout mon passé. » Ce que fut cette amitié, quelle tendresse d'ainé et quelle admiration Taine y apportait, il faut, pour en prendre idée, lire cette correspondance.

L'autre confident de sa naissante pensée, fut Emile Planat, le futur Marcelin, fondateur de la *Vie parisienne*, dont il a dit la destinée brillante et douloureuse, la richesse et l'originalité d'esprit, en des pages aussi chargées d'émotion contenue, aussi gravement rythmées que celles qu'il a consacrées à la mémoire de Franz Woepke (4). Il ne l'a guère montré en ces années d'adolescence où il le connut. On voit seulement que cet enfant aussi fut à part. Pour la pensée, Hippolyte Taine trouvait en lui son pair; il a dit la sensibilité profonde et la véhémence d'imagination de celui qui fut jusqu'à la fin son ami, ses accès de mélancolie et de verve, son regard intense ou distrait, ses airs d'attention ou de parfaite absence. Dès le collège, Planat fut un artiste, avec le dessin pour moyen d'expression. D'un prompt coup d'œil, il saisissait les physionomies, les attitudes, gestes caractéristiques de ses maîtres et camarades; d'un crayon aigu, il les rendait en vives, expressives images. Il en reste une de Taine en philosophie ou dans la seconde rhétorique, la tête, suivant la formule des caricatures du temps, hors de proportion avec le corps minuscule. Mais dans le visage, attentivement traité, se traduit le caractère de noblesse et de force que Planat admirait en son camarade.

Il avait, a dit Taine, « un grand goût de l'histoire », le sens des époques; il lisait les *Mémoires*, mais voyait les derniers siècles surtout par les estampes, scrutant longuement tout ce qu'elles peuvent dire des types, des milieux, des mœurs. A son ami absorbé dans les livres, il apprit à étudier le passé dans les documents figurés; il lui montra le chemin des musées, l'initia au monde infini de l'art.

A la pension, au lycée, le petit Hippolyte travailla beaucoup. Sans doute, dans les premières années, au temps de la solitude morale, ce fut sans grand intérêt à ses tâches, en sérieux enfant qui s'est dit que ceux qui l'aiment l'ont mis là pour travailler, et puis, rien d'autre ne pouvant le distraire, afin de s'occuper, d'oublier son ennui. On peut croire que parfois, comme l'écolier de son roman, il s'interrompait, se demandant à quoi servent tant d'heures passées sur des grammaires ou à tourner les pages d'un lexique, tant de thèmes grecs et de vers latins. « Il serait beau de savoir, il faudrait apprendre, mais quoi? » — et surtout « comment apprendre? »

PREMIÈRES IDÉES

Dans Etienne Mayran, ce sont bien les premières germinations de son esprit qu'il raconte. Il décrit, après les jours vagues, les trois pas successifs qui, du clos étroit de l'enfance, l'ont élevé à la vue des grands horizons. A l'autre bout de sa vie, il y faisait souvent allusion dans les conseils qu'il donnait aux adolescents de son entourage. Il a d'abord senti s'animer la lettre morte des livres anciens. Un beau jour, par une magie nouvelle, les petits signes noirs se sont mis à parler, qui jusque-là ne lui posaient que des devinettes. Un monde étrange et lointain lui est apparu, où

(1) GRÉARD, *Ibid.*, Prévost-Paradol.

(2) Physiologiste allemand.

(3) « Prévost-Paradol avait copié ces deux lignes sur une carte qu'il porta longtemps avec lui parmi ses notes intimes. » (GRÉARD, *Ibid.*)

(4) « Marcelin » dans *Derniers Essais de Critique et d'Histoire*.

l'imagination peut voyager; et il est entré dans « l'histoire vivante ». Une autre fois, commençant à raisonner, s'efforçant de voir clair dans une chose qu'il ne comprend pas, il trouve un moyen, on peut dire une méthode, et découvre qu'elle vaut pour tout ordre de recherches. Plus tard, vers la seizième année, un nouveau progrès le mène aux idées générales, à la philosophie.

Voici comment le premier pas nous est décrit. Voyant, un soir, un voisin de classe, un Espagnol, lire un livre de son pays, Etienne se dit que, peut-être, il lirait du grec avec le même intérêt s'il savait les mots. Idée bien simple, « mais il l'avait trouvée tout seul, et elle l'agita ». Comment se mettre dans la tête les mots d'un dictionnaire de huit cents pages? Au bout de deux jours, il s'aperçoit qu'ils sont de deux espèces, et que les plus nombreux dérivent des autres. « On lui avait dit cela, mais la remarque n'était pas de lui; cette fois, elle s'enfonça dans son esprit. » Il imagine alors de dresser des tableaux avec des accolades; il y range les mots qui lui sont nouveaux, chacun à sa place parmi ceux de même origine. Au bout de quinze jours de ce travail, son espérance est déçue : à peine est-il plus avancé. Il ne se rebute pas, et un soir, repassant son dernier tableau, il s'aperçoit que sa persévérance est récompensée : les mots de la page déchiffrée le matin lui reviennent aux lèvres.

La voyant se dérouler ainsi, sans qu'il fût obligé de faire effort, il la sentit, et il lui sembla qu'il écoutait des paroles. Le livre avait une voix. « A présent, ce ne sont plus mes tableaux que j'apprendrai, c'est ce livre-là; quel singulier livre! » Il tenait un dialogue de Platon qu'il avait reçu en prix... Pour la première fois, il était touché par une chose proportionnée à son esprit, et qui pour lui était vivante. La barrière rigide qui sépare les livres d'hommes et les intelligences d'enfants venait de craquer sur un point. A ce moment, les cinq ou six idées qu'il avait péniblement dégagées depuis quinze jours se rassemblèrent subitement dans sa tête et firent masse. Il vit toute sa conception, but et moyen, et entra tête baissée dans son œuvre, comme s'il eût été lancé en avant par un ressort.

C'est ainsi que Taine, à quinze ans, arriva au point de vue qui, en critique, en histoire, allait être proprement le sien, celui d'aujourd'hui le passé lui est apparu vivant, et toute œuvre d'autrefois comme le signe, l'empreinte qu'un être sentant, pensant, évanoui depuis des siècles, a laissé de lui-même.

Dans le livre, il s'agissait de gens qui causaient entre eux, comme cela se fait au collège, mais point de classes. Ils entraient dans une cour, se promenaient librement entre les colonnes, raisonnaient entre eux et avec leurs maîtres, aussi peu ou aussi longtemps qu'il leur plaisait; quelques-uns jouaient aux osselets, d'autres traçaient des figures de géométrie sur le sable. Le livre montrait leurs gestes et leurs attitudes, comment ils se serraient autour de Socrate pour mieux entendre, comment ils marchaient à reculons pour garder leurs yeux fixés sur Protogoras... Une fois, le lieu de l'entretien se trouvait être le bord d'une petite rivière; ils ôtaient leurs chaussures pour traverser l'eau; ils se couchaient pour lire et converser sur l'herbe au pied d'un platane. Etienne pensa à la rivière de son pays, près de laquelle il avait si souvent erré seul; il revit ses remous bleus, sa nappe étalée entre les grèves blanches, les panaches d'une oseraie qui chuchotaient à côté dans une lagune, et, tout à l'entour, la campagne endormie dans le silence d'août. Pour la première fois de sa vie, il lisait *par delà l'imprimé*, il achevait tout bas les réponses commencées, il entrevoyait des couleurs, des formes; chaque phrase tombait sur une expérience faite, éveillant non plus une idée sèche, mais un groupe d'émotions et de souvenirs.

Ce qui l'attachait encore à son livre, c'est que les mots, les tours y étaient simples; beaucoup de phrases ressemblaient à celles qu'on fait en parlant; même elles étaient plus claires; quand un personnage devenait gai ou se mettait en colère, ou souhaitait quelque chose, on voyait sa gaieté, sa colère ou son désir comme on voit les cailloux sous une eau de roche. Mais ce qui le séduisait surtout, c'était la noblesse naturelle des jeunes gens. Ils se parlaient comme les écoliers de la cour, et pourtant ils n'avaient point d'argot; ils n'étaient ni aigres, ni rudes, ni polissons, ni menteurs. Ils disaient leur pensée librement; ils avouaient sans peine leur embarras ou leur erreur; enfin ils n'admettaient rien qu'après examen, et ils s'enquéraient entre eux des choses qui depuis longtemps inquiétaient Etienne sans qu'il pût trouver la réponse ou en obtenir une d'autrui. Ils tâchaient de savoir ce qu'est la justice, la beauté, la science, et ils en raisonnaient au moyen de petits exemples tirés de la vie courante. Sans doute plusieurs de ces raisonnements demeuraient obscurs pour lui, et certains traits de mœurs lui paraissaient étranges; mais il se sentait parmi ces jeunes gens comme on se sent parmi des amis nouveaux dont on comprendra plus tard la conduite, et il lui semblait que s'il avait pu vivre avec Lysis, Charmide, surtout Théétète, il aurait été parfaitement heureux.

Ainsi s'éveilla en Taine le sentiment de la vie et de la beauté hellénique dont il demeura toujours pénétré, et qui s'est traduit dans ses pages sur les jeunes gens de Platon, sur la sculpture en Grèce, transparentes comme celles du livre qui avait éclairé ses études de collégien.

Dans le passage que l'on vient de lire, il est une phrase que nous avons soulignée car elle note une première vue de méthode,

une idée venue très simplement, mais à ses yeux importante, et qu'il ne manquait jamais d'indiquer, au temps où nous vivions près de lui, aux étudiants qui lui demandaient des conseils. Voici comment elle se développe chez Etienne Mayran.

Il s'accouda pour relire une vingtième fois le charmant *Hippias*. L'exquise ironie de Socrate le pénétra d'un plaisir encore plus vif que d'ordinaire. Il pensa au sourire si fin de son père, surtout pendant les conversations politiques, quand le maire, un bel homme riche et rougeaud, se laissait questionner et prenait les moqueries pour des compliments. Le pauvre maire, comme Hippias, était emphatique, et se trouvait fort déçoué quand le père d'Etienne, comme Socrate, ramenait le raisonnement aux petits événements de la vie courante, aux exemples de ferme, de boutique et de comptoir. Etienne rêvait à cela lorsque tout d'un coup il remarqua ce mot : *les petits exemples simples*. Au même instant, il vit que toutes les questions de Socrate commençaient par de petits exemples simples, et par plusieurs de la même espèce. Un instant après, son algèbre, sa géométrie et sa grammaire lui passèrent devant l'esprit, et il vit aussi qu'elles commençaient par de petits exemples simples. Il s'arrêta un moment ici, à propos d'une difficulté récente. Il n'avait compris que confusément certains termes d'algèbre, et se dit que certainement c'est parce que les livres ne donnaient pas assez d'exemples simples. Il en chercha, et lorsqu'il les eût trouvés, la confusion se changea en clarté complète. Sa joie déborda. Comme emporté par un grand élan, il considéra ces termes éclaircis ; il vit qu'ils étaient plus simples que les suivants, et, tout d'un trait, s'attacha à ce mot : *plus simples*. Plus simples, c'est-à-dire plus semblables aux premiers, aux choses qu'on a vues et palpées, qu'on tient sous la main, qu'on peut revoir et palper à volonté, demain, aujourd'hui même.

Cela fit une grande clarté ; il apercevait un ordre en toute recherche. De cette sorte de sommet où il était parvenu, il fit rapidement trois ou quatre excursions en différents sujets où les mois précédents, il n'entraît qu'avec peine. Les barrières tombaient ; il lui sembla que son esprit pouvait courir désormais en liberté et avec toute sûreté dans l'espace sans limite. Le souper vint, puis l'heure du coucher, et il se trouva au dortoir sans en avoir conscience. Il demeura assis sur son lit, et s'oublia ainsi jusqu'à ce que le surveillant vint l'avertir. Il dormit à peine, et le lendemain ne se trouva pas fatigué.

Pendant plusieurs jours, il est ainsi tout entier ailleurs :

Il vivait en tête à tête avec une pensée vivante qui ne le laissait jamais sans émotion. Le stoïcisme froid, la résignation dure avaient disparu. Un flot tumultueux et fécondant de grands désirs les avaient recouverts et comme noyés. Il ne pâtissait plus ; il agissait, continûment, chaudement, avec toute la fougue de la verve. La gaieté elle-même commençait à percer.

Ici, l'autobiographie est évidente ; ce transport à la vue d'une idée féconde, ce retentissement d'un éclair de pensée jusque sur la machine physique, ce pétitement de verve qui soudain s'y allume, ce fut un des traits propres de Taine. L'idée dont il s'agit ici n'était point neuve. Stendhal l'avait eue ; il l'avait exprimée, appliquée dans toute son œuvre, et sans doute, ce fut une des raisons de la prédilection de Taine, quand il le connut, pour ce grand collectionneur de petits faits significatifs. Le jeune et fervent esprit qui l'invente à son tour est lui aussi, « différent des autres ». Il y a une nuance d'aristocratie dans l'esprit du petit Taine-Mayran. Il entend penser par lui-même, ne pas répéter des idées toutes faites, vérifier les siennes par les choses. Il se méfie des grands mots, des phrases qui font illusion à la foule. A leur endroit, son attitude sera facilement celle d'une imperceptible ironie, « Etienne se rappelait le sourire si fin de son père lorsqu'il ramenait le raisonnement à de petits faits précis. » Mais au moment de sa jeunesse où son idée lui apparaît, ce n'est pas de l'ironie, mais de l'enthousiasme qu'elle éveille en Taine. Il voit s'ouvrir une route sûre qui mène aussi loin que l'on veut aller, et il s'y élance.

Deux ans avant sa mort, il se souvenait du jour où il l'avait trouvée ; et il en parlait comme du moment décisif de sa pensée dans cette lettre à un professeur de philosophie, où il disait, dans la langue de son âge mûr, son principe initial de travail et de méthode (1).

Le point de départ de mes études n'est pas une conception *a priori*, une hypothèse sur la nature. C'est une remarque toute expérimentale et très simple, à savoir que tout abstrait est un extrait retiré et arraché d'un concret cas ou individu dans lequel il réside ; d'où il suit que pour bien le voir, il faut l'observer dans ce cas ou individu ; ce qui conduit à pratiquer les monographies, à insister sur les exemples circonstanciés, à étudier chaque généralité dans un ou plusieurs spécimens bien choisis et aussi significatifs que possible.

On comprend l'émoi de l'enfant qui cherche, quand lui apparaît la méthode que l'homme pratiquera pendant quarante ans.

ANDRÉ CHEVILLON,
de l'Académie française.

(1) Lettre à M. Georges Lyon, à propos d'un travail de M. Victor Giraud (Corr., IV, p. 331).

Lettres de voyage (1)

II. — De Francfort-sur-le-Main à Francfort-sur-l'Oder.

Prendre le train est une expression qui n'évoque par elle-même rien de violent, ni de belliqueux. Il y a pourtant des trains qu'il faut prendre parfois, comme on a pris Saragosse. Ce n'était pas le cas de celui qui devait m'emmener, le 5 janvier dernier, de Francfort à Berlin.

On voyageait peu en Allemagne, ce matin-là et sur cette ligne. Je me contenterai de noter ce que je constate sans en tirer de conclusions générales. Il se peut qu'il y ait ici du marasme économique. Je vois simplement que j'ai pour moi seul un compartiment commode, où je roulerai durant des heures, regardant par la portière, lisant, écrivant ou rêvassant à mon aise.

Vous croyez qu'un voyageur, observant les choses sur place, doit se faire une idée exacte de l'état d'un pays ? Mais le premier Belge venu, qui lit là-bas son journal, en sait cent fois plus long que moi. On lui fournit des « vues d'ensemble », on le tient au courant de la « dernière heure ». La vie marche si vite. Ce qui est vrai quand je franchis le Main, ne le sera plus, ce soir, quand j'arriverai sur la Sprée.

J'ai quitté Francfort en musique, circonstance très agréable. Il faisait encore nuit. Comme je venais de m'installer et attendais le départ, un fort beau chœur de voix mâles, aux accents à la fois solennels et suppliants, rappelant une hymne d'église, fit vibrer soudain le vaste hall. Je remis le pied sur le quai, inondé d'une lumineuse rosâtre par d'énormes ampoules électriques.

Peu de mouvement. On ne voyait plus ces groupes de skieurs, revenant sans doute des neiges suisses, qui se bousculaient dans les gares, entre Carlsruhe et Darmstadt, leurs longs patins de bois sur le dos et accourrés de façon aussi polaire que possible. Devant un wagon de troisième, une sixaine d'hommes et deux ou trois femmes, en rangs serrés, quelques-uns tenant à la main une partition de musique, sur laquelle je pus lire en m'approchant : *Nun Ade*, chantaient à pleins poumons. Je distinguai quelques paroles ; ils disaient « qu'ils étaient tous là, qu'ils étaient tous venus... » Allons, tant mieux... Un employé que j'interrogeais me répondit que c'étaient « des adieux ». Un jeune homme et une jeune femme qui écoutaient, avec recueillement, à deux pas du cercle, vinrent embrasser les chanteurs tour à tour. Je remarquai que tous paraissaient gens de modeste condition. La jeune femme s'essuyait fréquemment les yeux de son mouchoir. Ils entamèrent un autre air, plus alerte, mais qui s'étouffa bientôt dans le vacarme du train en marche.

Est-ce à cette manifestation de sensibilité germanique que je dus le doux état d'âme où je restai toute la matinée ? Jamais, je n'ai ressenti plus profondément la mélancolie du voyage unie à l'exaltation de la liberté, la sourde oppression de la solitude et le frisson piquant de l'inconnu, le regret des séparations qui cuisent comme des cicatrices et les enivrantes espérances de l'avenir...

Le jour se levait, colorant d'un bleu-paon intense les glaces de ce wagon-restaurant, où j'étais seul à prendre mon petit déjeuner. Avec ces grands panneaux de bleu qui tournait lentement à l'azur, les lampes à abat-jour jaune-paille sur les tables, au milieu des verres, les bourrelets de drap vert sombre, tendus au bas des fenêtres, les tringles de cuivre étincelant, le plafond acajou, composaient une gamme de tons d'une somptuosité magique.

Des montagnes ondulaient de chaque côté de la ligne sur un ciel pommelé de nuages ; les rougeurs de l'aurore se reflétaient dans les campagnes inondées ; de lointaines lumières brillaient

(1) Voir *La revue catholique* du 12 février 1932.

encore à des maisons dont le crépit blanc avait une teinte de linge propre.

Je feuilletai mon guide : le Rhön, la Fulda... Je rêvais à des légions romaines, à de vieux moines missionnaires, errant à travers les forêts.

En arrivant près d'Eisenach, sur les 11 heures, je m'inquiétai d'apercevoir au moins de loin et en passant, la fameuse forteresse de la Wartbourg où chantèrent jadis les Minnesaenger. Ce site chevaleresque et théologique m'apparut, du quai de la gare, entre les cheminées de tôle et les fils électriques, sur sa croupe rocheuse et boisée, tel que me l'avaient montré de vieilles gravures, avec ses murailles sévères escaladant un ciel morose. C'est là que Luther, prisonnier du landgrave de Thuringe, se battit avec le diable et lui jeta son encrier à la tête. Il paraît que la tache est encore sur le mur.

C'est un peu l'habitude des écrivains de jeter leur encre à tous les diables. Je pense à ce bon chanoine de chez nous qui, me rencontrant un jour, avec une grosse tache noire sur ma culotte de kaki, me dit d'un ton confidentiel : « On voit que vous êtes écrivain. Vous employez de l'encre. Seulement, vous l'employez mal. Vous la mettez sur votre culotte ».

A l'arrêt d'Eisenach, une dame d'âge raisonnable était montée dans mon compartiment. Comme elle paraissait aussi suivre des yeux la Wartbourg qui s'enfuyait avec son paysage, et qu'il y avait plusieurs heures que je n'avais ouvert la bouche, je répondis, avec empressement, à une question banale qu'elle m'adressa au sujet du chauffage, puis j'ajoutai : « Voilà un endroit célèbre et curieux » — « Oui, en effet, pour les étrangers... » fit-elle, d'un air d'indifférence polie. Et elle se plongea dans la lecture d'un roman.

Le restaurant de la « Mitropa » était loin de garder en plein jour le charme féerique du matin. Boîte à manger aux places étroites, aux couleurs vulgaires, aux fumets lourds ou aigres, et dont le régime convient mal à un estomac de l'Est européen. Mais il ne faut pas être ingrat et reconnaître qu'avoir à toute heure, dans tout train express, le moyen de prendre une boisson chaude qu'on vous apporte même à votre place, est une commodité que nos buffets de gare ne compensent pas.

Je me laisse dépayser peu à peu sans trop d'étonnement. Me voilà sous des cieus où l'on mange la soupe dans une tasse à thé avec une cuiller à café. Les Gauloises bleues me manqueront et il faudra coucher dans un fourreau de draps de lit et de couvertures, larges comme des mouchoirs de poche, où un Français se réveille toujours, les pieds dehors.

Vaudrait-il la peine d'aller à l'étranger, si l'étranger n'était étrange et nouveau ?

Je m'arrête quatre jours à Berlin, cherchant les traces fragiles d'un évêque polonais du XVIII^e siècle qui fréquenta beaucoup la cour de Sans-Souci. Sans souci, il l'était lui-même très fort de tempérament, prêtre d'Ancien Régime, écrivain brillant et fécond, l'homme le plus riche et le plus endetté de son époque.

Berlin me parut mort. On m'expliqua que les gens, ayant fait leurs éplettes d'étrennes, se tenaient cois, en attendant des jours meilleurs. Mais qu'attendent les commerçants ?

J'entends peu parler politique et ne fréquente que des milieux où Hitler n'est guère en honneur ; on le traite de « propre à rien » et « de gueulard ». Espérons qu'il n'arrivera pas à imposer ses volontés à ceux mêmes qui le méprisent.

Le marasme général semble peser aussi sur la littérature. Le commerce du livre végété, et je trouverai en Pologne, à cet égard, une situation plus triste encore. Quelques contacts avec le monde intellectuel allemand me divertissent de ces obsédantes questions

de monnaie. A propos du dernier ouvrage de Franz Werfel, dramaturge autrichien et romancier de grand renom, j'assistai à une amusante discussion entre un négociant en tissus et un critique littéraire, sur les droits de la critique.

La société est généralement affable en Allemagne, un voyageur y rencontre beaucoup d'obligeance, en dehors même de ses relations personnelles, mais l'aspect extérieur de Berlin n'a rien de très avenant. Un immeuble moderne, à Charlottenbourg, où je connais pourtant un intérieur des plus gais, me fait l'impression d'une énorme boîte à secret. Cela tient de l'usine au repos et de l'hypogée égyptien. Des ouvertures mécaniques y jouent silencieusement à l'improviste ; de petites ampoules rondes s'allument et vous regardent comme des yeux interrogateurs. Tout est carré, trapu, massif, avec des portes blindées, chargées de serrures et de boutons mystérieux, comme des portes de coffre-fort.

J'aime toujours à me promener à travers le Berlin monumental des Linden, du Schloss et de la National-Galerie. Il a une grandeur brutale qui prête à méditer sur ce qu'on est convenu d'appeler les revanches de l'histoire. Des lions de bronze griffent des paquets d'étendards et semblent vouloir les manger. C'est de l'Histoire avec un grand H. Mais l'histoire naturelle n'enseigne point, — à ce que m'a dit mon médecin, — que le lion se nourrisse de drapeaux.

Au bord de cette Sprée, décidément trop petite pour sa ville, et qui donnait le cafard à M. de Voltaire, dans l'arôme sucré des bateaux de pommes qui imprégnait le brouillard grisâtre, les marchands de journaux m'apprirent la mort du ministre Maginot. Un *Berliner Tageblatt* rendait hommage à sa sincérité patriotique, mais lui reprochait de parler un peu à tort et à travers. C'est une appréciation que j'ai recueillie des lèvres de plus d'un Français.

Berlin n'est qu'à 182 kilomètres de la frontière polonaise. Le Spreewald me déroula rapidement ses horizons boisés, où le pin et le bouleau s'entre'accrochent en aimable tapisserie. Un grand beau soleil faisait miroiter les eaux débordées de l'Oder. En gare de Francfort, pas un chat. Et à mesure que j'approchais des « plaines glacées » de Pologne, le soleil, comme par plaisanterie, devenait de plus en plus gênant.

A Neu-Bentschen, dernière gare, la douane allemande me redemanda si j'étais riche en numéraire et me retira mon attestation de Kehl. D'Alsace en Pologne, je venais de décrire une belle courbe sur ce terrain. Me proposant de rentrer par Prague et la Bavière, je me demande si je repasserai par là, et regrette de n'avoir point vu Weimar. Un vieux voyageur m'a vivement recommandé de ne jamais manquer d'occasions : on ne les retrouve plus.

En voyant les passeports de mes quelques compagnons de route, un détail caractéristique, qu'on m'avait signalé à Charlottenbourg, me revient. Le gouvernement du Reich inscrit ses ressortissants sous le nom de leur province ; un Berlinois est qualifié Prussien (*Staatsangehörigkeit : Preussen*) et non citoyen allemand. On s'en plaint et l'on m'a demandé ce que je dirais si mon passeport me donnait comme « citoyen morvandiau » ou « citoyen bourguignon ».

Ma parole, bien qu'à mille lieues de chez soi, on se sente un peu citoyen du monde, comme Diogène, dans son tonneau de troisième classe, j'aime bien dire en plusieurs langues que je suis citoyen français.

PAUL CAZIN.

La mort de Charles le Téméraire.

... Il y avait longtemps que Pierre de Crepionel lui affirmait que Campo-Basso avait un air louche et se plaignait de ne pouvoir tirer de son maître ni argent ni assignation. Il pleurait même, cet Italien, disant qu'il était pauvre gentilhomme et avait dû faire, pour payer ses hommes, plusieurs emprunts aux marchands de Bruges. Ainsi il allait être forcé de trahir, lui et ses deux enfants. Un matin, ledit Pierre de Crepionel vient l'avertir que Campo Basso est parti à Commercy.

— Qu'il vous plaise de vous mettre à couvert Monseigneur, et de vous prémunir contre des gens de cette sorte.

Charles sourit. Ainsi, le seul homme en qui il avait pleine confiance était un traître.

— J'y besognerai en temps et lieu, dit-il.

Quand Crepionel était parvenu jusqu'à lui, il lisait *Suétone*. Aussitôt il reprit sa lecture, ne s'interrompant plus que pour géindre et frapper sur la table et tourner dans son logis dont il avait fait enlever le réchaud de charbons que son valet de chambre y avait placé. Dehors, il entendait passer des gens à cheval et le bruit des voix lui arrivait comme à travers la terre d'une tombe. Il lisait de nouveau, lorsque Pierre de Crepionel revint avec la nouvelle que le seigneur de la Tremouille était arrivé à Toul avec six cents, lances françaises qui devaient se joindre aux Lorrains.

— Je vois ce que c'est, dit le duc; certains de mes gens qui sont des lâches et qui sont dans mon armée me font dire cela pour que je lève le siège, mais je resterai ici, dussé-je mourir.

Dussé-je mourir, répétait-il, tandis que l'homme consterné hésitait à partir.

Que faire d'autre, s'il ne tenait pas à demander pardon à son peuple de Gand et à finir ses jours sous tutelle, et qui sait, enfermé dans une tour peut-être comme Henri le Simple? Mais Pierre de Crepionel était toujours là.

— Allez! cria le duc.

— Monseigneur, qu'il vous plaise d'entendre encore ceci : Les Suisses arrivent.

Charles le Téméraire se mit à rire :

— Les paysans, l'hiver, aiment à dormir sur leurs poêles. Ha ha, il ferait beau les voir affronter la neige. Et même s'ils venaient, ils nous trouveraient en nombre.

Et il fit appeler, séance tenante, tous ses capitaines et conducteurs d'armées et leur commanda de lui apporter au plus vite des renseignements sur le nombre et l'état de leurs troupes. Puis, il voulut se remettre à lire et n'y parvint plus.

Longtemps après, Philippe de Croy demanda à entrer.

Dès qu'il l'aperçut, Charles sentit combien durement il le haïssait, mais l'autre fort éloquentement commença de parler; il disait combien d'hommes étaient morts de faim, combien étaient morts de froid, combien étaient rentrés chez eux; il exposa la « diligente inquisition » faite pour connaître le nombre des hommes capables d'être mis en ligne et certifiant qu'ils n'étaient pas trois mille.

A ces mots, le duc éclata :

— Je nie ce que vous dites, mais si je devais combattre seul, je n'hésiterais pas. Vous êtes tel que vous êtes et montrez bien que vous êtes issu de la maison de Vaudemont.

Le comte de Chimay répondit doucement — et en l'écoutant le duc s'irritait toujours plus — « qu'il lui montrerait qu'il était issu de bonne maison et que bien qu'il n'y eut ni apparence ni espérance de vaincre les ennemis, si la victoire ne venait de la main de Dieu, nonobstant il lui resterait fidèle et combattrait jusqu'à la mort ».

Depuis ce jour-là, le duc ne toléra plus que personne l'approchât. Le samedi suivant, 4 janvier 1477, deux capitaines italiens, complices de Campo-Basso, partirent encore, emmenant cent vingt lances, mais Jacques Galeotto demeura avec lui, le fidèle qu'il avait toujours suspecté, le sage que jamais il n'avait consulté, ni à Grandson ni à Morat. Ce jour-là, contre son usage, il le consulta, lui et ses autres capitaines, mais il ne les écouta pas. Ses éclaireurs étaient revenus disant que des Suisses étaient arrivés à Saint-Nicolas. « Or ça », dit Charles à ses capitaines, puisque les vilains

arrivent à nous, puisque ces ivrognes viennent ici chercher à boire et à manger, que convient-il que nous fassions? » Tous furent d'avis qu'il était impossible d'empêcher la ville d'être secourue et qu'il fallait éviter la bataille et se retirer à Pont-à-Mousson, mais lui s'écria que son père et lui avaient vu vaincre les Lorrains, qu'il les en ferait souvenir, et qu'il ne s'enfuirait pas devant un enfant, mais le soir même ferait donner l'assaut. Cet assaut fut donné et ne fut pas heureux, la ville ne fut pas prise où il avait juré par saint Georges de chômer la fête des Rois, mais une partie des tentes de son camp fut brûlée...

* * *

A présent, la dernière nuit est passée. Il a quarante-trois ans : des choses terribles et une courte vie lui ont été prédites. S'il continuait de vivre encore longtemps, cela ferait mentir la prophétie, mais qu'elle est vraie, ce qui lui était déjà survenu le prouve.

Avant-hier encore, il disait que les Suisses ne viendraient pas. Or, hier, avant midi, les éclaireurs les avaient signalés. Il eût été sage de se retirer à Pont-à-Mousson; mais lui, ayant rassemblé ses capitaines, leur avait dit qu'il ne s'enfuirait pas devant un enfant et qu'il allait donner l'assaut. Et cet assaut n'avait pas été heureux. Maintenant, quelqu'un debout sur le seuil de son logis de bois lui crie — et c'était de nouveau le matin, de nouveau, mais pour la dernière fois — : « Les Suisses arrivent ». Et son écuyer lui tend son casque qui porte un lion comme cimier. Il saisit le casque et le lion tombe à terre.

— *Hoc est signum Dei*, dit-il. Voilà le signe de Dieu.

Aussitôt le souffle dans lequel il allait toujours d'un échec à une entreprise impossible, ce souffle tombe et une grande douceur envahit son cœur. Ce pays, blanc et triste, connaîtra pareille douceur lorsqu'en février, après des jours de bise, commencera, un matin, sur la neige bleue, le dégel. Et peut-être que son aïeule, la bonne Marguerite de Flandre, ressentit, jadis, ce qu'il ressent maintenant, elle qui aimait fabriquer des sifflets en regardant voler les hirondelles.

Dehors, mal éclairé par une torche, l'attend son cheval appelé Moreau. Noir est la robe de l'animal, et Charles sait depuis l'enfance ce que signifie un cheval noir : à Morat, d'ailleurs, il l'a expérimenté. Il ne fait pas jour encore. Levant la tête au ciel, il n'y découvre point d'étoiles, mais il le neige, car il sent fondre sur son visage des flocons. L'alarme a été sonnée au camp; hélas, de nouveau, beaucoup manquent à l'appel: les morts et les traîtres; il ne lui reste plus que des braves, des faces loyales et consternées qu'une dernière fois il passe en revue. C'est sa faute s'ils sont tristes, il le sait, et plutôt que de leur parler de positions à occuper, il voudrait leur dire : « Pardonnez-moi, mes enfants, car je vous ai fait bien du mal », mais cela ne lui est pas possible. Pourtant à présent, il semble qu'il saurait vivre. Quelle erreur ce fut de vouloir imiter César, le pauvre César, instrument de Dieu, qui le rejeta quand le temps fut venu. Quelle folie ce fut de dire : « Je l'ai entrepris, bien m'en advienne ». Tout ce que l'homme entreprend, Dieu ne le bénit pas. Il fallait entreprendre ce que Dieu bénit. Maintenant, il est trop tard. Non, il n'est pas trop tard. Il peut s'abandonner encore, se mettre avec Dieu contre soi, crier à sa justice : « Tu es sainte », et tendre le col comme un agneau. Déjà, il est plus heureux que naguère, sur le chemin de Grandson avec son armée immense, le diamant du Grand Mongol, les draps d'or et de Damas, les tapisseries d'Arras, les dix apôtres en argent massif et son livre d'heures couvert de pierreries.

Il n'eut pas le temps de rêver. Il fallait aller prendre position. Il s'établit dans un champ devant lequel courait un ruisseau environné de fortes haies, tout près d'une léproserie. Sur le chemin de Noefville à Nancy, il fait avancer son artillerie, il met à droite Jacques Galeotto, à gauche Josse de Lalaing; il reste au centre avec le grand bâtard.

C'est demain la fête des Rois et il est toujours devant Nancy dont il a dit qu'elle serait sa capitale. Il est toujours devant des portes closes, dehors et sans couronne. Il a promis de chômer la fête dans la ville; il lui reste un jour pour tenir parole, mais les Suisses arrivent.

Les masses venant de Saint-Nicolas, et que les espions avaient signalées, devaient être proches. Un coup de canon partit. Une rumeur sourde devint perceptible. Un éclaireur annonça que les

Suisses étaient agenouillés et priaient. Soudain, le ciel s'étant éclairci un peu, on vit des taches noires sur la neige, à droite, à l'orée du bois. La cavalerie bourguignonne fond sur elles. Seigneur, elles reculent, tout ne serait donc pas perdu? Le sire de la Rivière... Si, tout est perdu. Ce sont deux trompes, l'une claire et l'autre grave, qui l'annoncent par trois fois. A Grandson, elles ont retenti et à Morat. A droite, au sommet d'un coteau, des bannières se dessinent sur le ciel d'hiver et des gens descendent en courant lourdement des hauteurs voisines. Alors, autour de lui, après une seule décharge de ses canons, il entend crier : « Sauve qui peut! », et il voit des Lombards tourner bride; mais Rubempré, Contai, le comte de Chimay, Galeotto, tous ceux qu'il a traités de lâches, tous ceux qu'il a soupçonnés d'être Français et qu'il a voués à la mort, tous les fidèles sont là et chacun d'eux essaie de ranger ses hommes, et de les entraîner avec eux en avant. Mais la déroutée est là, aussi, et la trahison. L'éclairage de nouveau s'assombrit. Galeotto court au-devant des Suisses. Hélas, déjà Galeotto n'est plus rien. Et lui mort, l'aile droite laisse passer l'ennemi. Alors Charles s'enfuit. Il lui semble voir son fou chevaucher et faire le contraire de ce que font tous les autres et crier : « Je suis le duc Charles de Bourgogne, je suis le duc Charles de Bourgogne! », tandis que les Suisses passent à côté de lui sans s'arrêter. Mais c'est une vision vague que Charles oublie vite, car soudain il est encerclé; ce ne sont pas des ennemis pourtant qui l'entourent, il reconnaît les hocquetons de ses gens.

— Mes enfants, dit-il, que faites-vous?

— Nous ne sommes pas tes enfants et ce que nous faisons, tu le vois.

Et tous tirent leurs épées et se ruent sur lui.

— Ne reconnaissez-vous pas votre seigneur, je suis le duc de Bourgogne, votre duc.

— Nous le savons, et c'est pourquoi nous voulons te tuer...

* * *

Ainsi, ou à peu près ainsi parlaient jadis, dans la rue Vieille-du-Temple, les hommes de Jean-sans-Peur, son grand père, à Louis d'Orléans qu'ils assassinaient. Alors le duc se bat contre ceux qu'il a frappés aux revues, qu'il a payés de promesses et qui le haïssent jusqu'à la mort. Il se bat contre les siens et il se souvient qu'il a dit à Creponel, lui conseillant de pourvoir aux menées des traîtres, qu'il y besognerait en temps et lieu. Voici venu le temps, voici le lieu, ces champs couverts de neige déjà piétinée, déjà rouge. Tout n'est plus que confusion, il n'y a plus que de petits groupes qui assassinent des gens atterrés et un fou qui va de groupe en groupe criant qu'il est le duc Charles de Bourgogne, et que personne ne frappe, ni n'écoute. Quant au vrai duc, un grand coup d'épée brûle sa face. Il n'en meurt pas, car ce n'est pas de la main d'un traître qu'il doit mourir, il échappe au cercle infernal, sa mâchoire pend et sa bouche est pleine de sang. Une angoisse terrible l'accompagne. Oh! comment vivra-t-il ainsi avec une figure à moitié tranchée? Il s'affaiblit, il le sent, mais ses pensées, elles, deviennent plus puissantes. Le cheval Moreau paraît voler et tourner en cercle dans l'air obscur et de nouveau quel'un est à ses trousses. Il chevauche au milieu de la mêlée et l'autre ne le lâche pas. Le duc entend que l'on crie : « Laissez-le, c'est le duc! », mais l'autre galope toujours, la lance en arrêt, il galope comme un sourd. (Il l'était). Maintenant, le voilà à côté de lui. Oh! quelle douleur dans la cuisse! Mais quel est donc ce bruit sourd et terrible? C'est une couche de glace qui se rompt. Il y a longtemps qu'il a été prédit qu'il mourrait par le fer et par l'eau. Non, il est dans la maison de son père à Hesdin, dans la salle de la Toison d'or et des enchantements de Thésée. Le voilà, le vieux paillard! Ha, ha! il gémit, il a des oiseaux sur les épaules qui, de temps en temps, lui picorent les yeux. C'est égal, il continue à montrer à des femmes les appareils qui font la foudre et la pluie, les miroirs déformants où ses maîtresses, défigurées par la mort, se revoient belles. (Curieux! tout est renversé; jadis, étant jeunes, elles se voyaient rougeaudes, le visage aplati.) Des livres ouverts, il sort toujours du noir, les mannequins vous rossent toujours, les ponts encore vous laissent choir. Oui, tout est toujours comme jadis; il neige, on est noirci de poudre, rossé; les ponts encore vous laissent choir dans l'eau. Mais dans cette eau d'hiver, le corps, lui, brûle. Un coup de pique le précipite ailleurs. Le voilà au fond de l'abîme. Est-ce le cor d'Uri qui sonne dans une bataille? Ou bien écoute-t-il, assis tranquillement au

banquet du Faisan, un étranger jouer du cornet d'Allemagne? Oui, il n'a toujours que vingt ans. Il a rêvé un cauchemar et non vécu sa vie. C'est en songe que les choses prédites lui sont arrivées. Grandson, ni Morat, ni Beauvais, ne sont que des fables. Voici la fée Mélusine sur l'entremets en forme de château, le moulin à vent et la pie. Adolphe de Clèves est là. Mais comme le lutin qui entre ressemble au pauvre homme qui emportait un ostensor à Liège et qu'il a tué de sa main! Mais à Liège, il avait beaucoup plus de vingt ans et il était duc. Non pas duc, non, il est toujours le comte de Charolais. Mensonge, mensonge, il y a longtemps qu'il est duc, qu'il est le duc de Bourgogne, lequel va mourir sans héritier. Ce bruit terrible sous lui l'annonce. Ce qui était blanc devient noir. Ce qui était solide et immobile bouillonne et bouge. Oh! qu'est-ce? De l'eau? Oui de l'eau. L'eau d'un étang. D'un étang dont la glace a cédé. Voici la belle mort prédite, prévôt de Western, prévôt de Western!

Comme il est écrit dans Isaïe « il est couvert des morts égorgés par l'épée ». Et là-dessous, il entend une voix qui lui dit : « Toi qui savais la Bible par cœur, regarde. Voici que se réveillent tes frères de la vallée de la mort. Ecoute-les crier : « Toi aussi » tu es déchu comme nous et te voilà semblable à nous ». Voici Achab tout noir de son propre sang que les chiens ont mal léché, Nabuchodonosor au ventre pendant, aux yeux torves, qui marche toujours à quatre pattes et celui-là, qui s'enfoncé en marchant à reculons dans un marécage, c'est César que toujours pourchasse Brutus. Tu te vantais de ressembler à Jean-sans-Peur, vois cette biche noire et blessée qui fuit : c'est lui. Et là don Pedro, ton aïeul, qui aimait tant à fouiller de son poignard le cœur de ses victimes, se mange lui-même le cœur, pélican éternel. »

Alors le duc se met à prier :

— Monseigneur, quand le cimier de mon casque tomba, j'ai dit je que ferai Votre Volonté.

Une ombre boit du sang dans un crâne.

— Qui est-ce? demanda Charles.

L'ombre cesse de boire, lève la tête et il reconnaît saint Pol.

— A ton tour de boire et de tenir parole, mon frère.

L'ombre parle et s'enfuit. Le duc s'en va d'un autre côté, vers des rochers couverts de pâl ; une espèce de neige jaune y tombe, du moins de loin, c'est une neige. De près, ce sont des damnés qui choient, renversés, du haut du ciel, sucés par des vampires, poursuivis au vol par des hommes velus. Oh! voici de nouveau sur ses talons le soldat qu'il a tué à Liège, parce qu'il emportait des vases sacrés.

— Viens, dit-il, je suis, grâce à toi, le portier de l'enfer. Viens, maudit, dans le feu éternel; mais lui détournait les yeux et cherchait sa mère.

— Elle n'est pas ici celle qui quitta le cloître pour régner à tes côtés à la place du vieux gâteau.

Le duc ne sait plus ce qu'il dit.

— Seigneur, vous voyez, j'ai perdu tout mon sang, celui des Lancastre, celui de Jean-sans-Peur, celui de don Pedro...

* * *

Il était devenu semblable à un petit enfant et il voyait que la croix de saint André n'était pas la vraie croix.

— Pitié, Seigneur.

Un homme qui comptait les crapauds d'un pré et qui, de temps en temps, en cachait dans son sein, se redressa tout près de lui.

— Jehan Coustain! Pardonne-moi.

Pourquoi, dit l'homme, redressé. Pourquoi? Tu m'as ouvert le seul chemin qui pouvait me conduire au salut. Je suis mort dépoillé de tout, ayant tout renoncé. Dans mon lit, je serais mort damné ou bien peut-être serais-je tombé, frappé d'un coup de sang à la chasse, en péché mortel. Certes, je n'ai pas eu le temps de tout expier sur la terre. C'est pourquoi, moi qui ai tant aimé l'or et ai soustrait le bien d'un autre, tu me vois occupé à compter ces trésors immondes, et comme je faisais d'une bague ou d'un plat de vermeil, je fais avec ceux-ci. Et, en parlant, il cachait quelques crapauds dans sa robe, avec l'air fuyant et l'agilité tremblante du voleur.

Tout disparaît de ce qu'il a devant les yeux et il aperçoit, à sa droite, une contrée où le printemps semble régner. A côté de lui, le ciel est doux. Sur lui tombe la neige, de lui dégoutte le sang et, tout près, des dames filent et chantent, et des hommes jouent de la

harpe et de la viole, des mains soulèvent et laissent retomber des colliers, des bijoux. Les oiseaux du ciel volent au-dessus d'eux; des singes sur les arbres, des lapins dans l'herbe... Une dame agenouillée devant un lion se regarde dans une glace ovale; une licorne est dressée devant elle et elle chante en se mirant :

« — Comment a fini le tyran? Le Seigneur a brisé le bâton des méchants... Toute la terre est en repos, elle est tranquille, elle éclate en cris d'allégresse. »

Alors, il essaie de se justifier auprès d'elle, qui disparaît derrière un rideau de neige.

— Je voulais leur bien à tous. Quand ils dormaient, je veillais. J'étais chaste, je ne buvais pas de vin. J'étais dur pour moi-même. A mesure qu'il parlait, un auditoire s'assemblait. C'étaient les morts de Gand et ceux de Liège et les pauvres fous de Dinant qui l'insultèrent quand il était puissant, et les morts de Beauvais qui n'avaient plus de mains, et ceux de Morat qui ruisselaient d'eau et de sang et tous les innocents du pays de Franchimont qui avaient été égorgés comme des porcs dans les cours de ferme, l'hiver, sur la neige fraîche.

Aucun d'eux ne parlait, ils ne hochaient pas même la tête, ils élevaient des moignons ou soutenaient leurs entrailles et ceux qui avaient les yeux crevés regardaient par le trou de leurs blessures.

— Vous désirez savoir qui m'a permis de tuer? disait le duc. Je vais vous l'expliquer. Voici.

Et il reprenait les arguments que les docteurs et les prêtres de Bourgogne avaient alignés pour excuser le meurtrier commis par Jean-sans-Peur sur Louis d'Orléans.

Il comprit que ce n'était pas cela qu'il fallait dire.

— Vous dites que je ne devais pas le faire? Que Pierre lui-même fût coupable « qui trépassa les règles de la justice »? N'étais-je pas prince?...

Les morts étaient à présent tous parfaitement immobiles et il voyait que ses paroles ne les touchaient pas plus qu'un bavardage d'idiot n'ébranle des bois coupés.

— Je devais, dites-vous, être prince de vérité? Je le fus. Quelquefois, la chasteté me rendait prompt à la colère, à la peur, mais était-ce mal que d'être chaste? Philippe, cent fois adultère, fut-il meilleur que moi? Vous dites que je fus tiède et fis tout à moitié? Qu'étais chaste, je devais être bon? Être... Un saint dites-vous. J'aurais pu être un saint? Mais Josse, mon frère aîné, ni Antoine ne vécut. S'ils avaient vécu, j'eusse été un cadet et un cadet peut être moine, mais fils unique, pouvais-je ne pas régner? Quoi, j'aurais dû quitter mon père et ma mère. Comme saint Bernard?

Tout à coup, il tomba à genoux devant eux, mais ils ne bougèrent pas plus que des arbres morts et il s'inclina plus bas que n'avait fait devant lui aucun sujet.

— Vous avez raison, dit-il. Je suis le dernier des hommes. Je suis abject, je suis noir comme l'enfer.

Trois larrons emportaient ses habits. Son corps perdait tout le sang qu'il avait. Charles essayait en vain d'ouvrir les yeux : ses paupières étaient lourdes comme des chapes de plomb; il n'eût pas été capable de faire le moindre signe à personne, mais il lui semblait comprendre qu'il avait eu tort de discuter avec des démons, car ceux qui l'accusaient, s'ils l'accusaient justement n'étaient pas de bons anges. Et pourtant, il savait qu'ils avaient raison. Pourquoi avait-il oublié qu'il est doux d'aller avec le courant? Sa Bourgogne était perdue, mais elle eût été perdue sans lui. De la France détachée, elle devait retourner à la France. Ce qu'il n'avait pas voulu restituer lui avait été arraché. Mais pourquoi l'avait-on laissé croire en Bourgogne? Le ciel est la seule patrie des âmes. Pourquoi ne lui avait-on pas enseigné que la richesse s'appelait de son autre nom malédiction et que la pauvreté était une bénédiction? Le roi de France n'était pas abandonné de Dieu et la Pucelle n'était pas une sorcière ainsi qu'on le lui avait dit. La faiblesse des « lâches prêtres », comme un jour il les avait appelés, était la force d'En Haut. Hélas, tout lui avait été présenté renversé dans d'étranges miroirs et il n'avait pas eu la sagesse d'apprendre à lire à l'envers. De grandes choses auraient pu être faites par lui, mais il avait un sang impur à purifier et les gens de Flandre des péchés à expier. Et le malheur avait été commandé par le mal, le mal qui est le seul malheur. Ce qu'il n'avait pas voulu purifier lui-même dans son propre sang avait été lavé. Ce qu'il eût été doux et facile d'accomplir couvert du manteau de la charité du Christ, sans lui avait été funèbre et ter-

rible, couvert et protégé par la cuirasse et par le heaume. Et maintenant, s'il était pardonné ou non, s'il était déjà jugé ou seulement éprouvé, il comprenait qu'il ne saurait cela qu'à l'heure fixée au ciel, et que jusqu'alors il lui faudrait attendre, dans un froid aussi grand que celui de l'hiver, un jugement pareil à ceux qu'il avait rendus autrefois lui-même, mais infiniment juste et miséricordieux, attendre dans un lieu plus exposé que la place appelée Caudeberghe à Bruxelles, attendre plus longtemps qu'il n'avait fait lui-même attendre, en l'an 1469, les Gantois dans la neige.... (1)

LUCIEN MARSAUX.

Cinq entretiens sur l'Esthétique (2)

Du plaisir artistique

I.

Il vous est arrivé, sans doute, d'assister à un concert, du fond d'un large et moelleux fauteuil. Point de voisins embarrassants, aucun trouble organique. La tête s'incline bien reposée et fraîche, l'estomac et le cœur ne font point remarquer qu'ils travaillent sagement. Vous ne vous êtes disputé avec personne et vous êtes content de tout le monde et de vous-même. Pas de crise économique (où sont les neiges d'antan?), pas de menaces politiques : tout est pour le mieux, puisque vous allez bien et êtes heureux. Voici que s'élèvent les premières mesures d'une symphonie, qui vous tiendra sous son charme pendant quelques minutes, ni trop ni trop peu nombreuses. « Sur les ailes de la musique » vous vous laissez emporter dans des régions bienheureuses que seuls les rêves sont capables de faire exister. Tout le réel s'évanouit autour de vous : la vie pratique avec ses affaires et ses soucis, ses passions et ses désirs, la salle que vous n'apercevez plus, même l'orchestre que vous finissez par ne plus entendre... Et lorsque c'est fini, lorsque le silence soudain et le crépitement des applaudissements brisent brusquement la vie subconsciente qui vous enchantait, vous vous éveillez avec une gratitude, une admiration, un enthousiasme sans pareils... Ah! que c'était donc beau! Qu'elle était sublime, cette musique enchanteresse! Quel génie que cet artiste capable de donner des émotions artistiques aussi... pures!

Eh bien, non, vous blasphémez, malheureux! Parlez d'émotions profondes, de sensations cœnesthésiques agréables, de rêveries caressantes, parlez même de jouissances esthétiques puisqu'il n'est pas impossible que vous vous soyez abandonné au plaisir désintéressé de savourer le jeu de vos perceptions. Mais, de grâce, ne croyez pas, et surtout ne dites pas que vous avez éprouvé un plaisir artistique.

Voyons! A certains moments, vous n'entendiez même plus, sauf très vaguement et infiniment loin, les harmonies sonores. Vous ne suiviez plus aucun mouvement et tous les instruments se confondaient avec les thèmes, les contre-thèmes et les variations dans un chaos... sublime. Sans doute, l'œuvre d'art a été l'occasion de vos jouissances; elle n'en a pas été la cause. Le plaisir esthétique amorcé par une œuvre d'art, qui s'enfonce ensuite dans le subconscient pour finir par sombrer dans la pure inconscience, diffère du plaisir artistique qui découle, lui, de l'adhésion attentive, amoureuse à l'œuvre dans sa réalité personnelle et toute objective. Pour

(1) La Librairie A. Redier, à Paris, publiera à la fin du mois un *Charles le Téméraire* de M. LUCIEN MARSAUX, qui se terminera par les pages que l'on vient de lire.

(2) Voir la *Revue catholique* des 8, 15 et 29 janvier 1932.

qu'il y ait plaisir artistique proprement dit, il faut avant tout qu'il y ait *compréhension de l'œuvre elle-même*. Le plaisir artistique, avons-nous dit dans notre premier entretien, ne peut-être identifié au plaisir esthétique. Il en est une forme et constitue une des nombreuses espèces de la jouissance de la contemplation.

* * *

Le plaisir artistique est impossible sans la compréhension de l'œuvre d'art. Mais celle-ci peut être parfaite sans qu'il y ait plaisir artistique. Qu'on ne s'effraie pas de ce nouveau paradoxe : en esthétique et en philosophie de l'art, les paradoxes sont nombreux, parce que les termes employés n'ont pas un sens bien défini et bien appuyé sur des faits indéniablement réels.

Lorsque nous parlons de compréhension, il ne s'agit évidemment pas de compréhension scientifique. Quand un vénérable savant, vieux ou jeune, a parfaitement « expliqué » une œuvre littéraire, mettons, un petit poème; lorsqu'il a mis en lumière tout ce qui intéresse l'auteur et les circonstances dans lesquelles l'œuvre a été conçue et mise au monde; lorsqu'il l'a analysée, cette œuvre, du point de vue historique, grammatical, logique, linguistique, etc.; lorsqu'il a énuméré toutes les figures « de style », jugé souverainement de leur justesse, de leur banalité ou de leur nouveauté et expliqué le pourquoi de tous les points et virgules, lorsqu'il a fait tout cela et plus encore, d'une manière qui ferait se pâmer ou sécher de jalousie le collègue de ses semblables, il est parfaitement possible qu'au poème si bien « possédé », il ne comprenne rien. Comprendre en disséquant rationnellement un tout dans ses éléments, c'est comprendre qu'une jeune fille que l'on n'aime pas a pourtant toutes les qualités. Comprendre par une intuition amoureuse un être dans son âme personnelle, c'est tout autre chose.

Sans doute, il se peut que la compréhension intuitive de l'essence artistique d'une œuvre soit impossible sans préparation scientifique; il reste que ces deux attitudes n'ont aucune commune mesure : elles sont d'un autre ordre.

Toutefois, est-il possible de comprendre intuitivement l'essence d'une œuvre d'art sans éprouver le plaisir artistique? Une réponse nette et cassante, comme on peut en donner en géométrie, ne serait pas de mise ici. Arrêtons-nous plutôt à cette considération. *Tout* plaisir artistique suppose une certaine compréhension. *Toute* compréhension artistique s'accompagne de plaisir. Mais il est des cas où la compréhension s'épanouissant en plaisir, c'est la *jouissance* qui s'impose à la conscience, comme son objet principal. Il est d'autres cas, où le plaisir accompagnant la compréhension, il semblerait presque sacrilège à celui qui l'éprouve, de parler de jouissance. Un exemple fera mieux comprendre cette distinction peut-être subtile.

Nous avons tous été émus, probablement, par le chant du *Dies Irae*. Rien ne nous empêche de supposer que les circonstances y étaient pour quelque chose. Elles nous prédisposaient, comme une incantation magique, dirait l'abbé Bremond, à saisir le sens de cette œuvre admirable. Les vers, pourtant, nous semblent de qualité poétique douteuse, mais, incorrects, ils sont souverainement expressifs. Peut-être la mélodie n'est-elle pas parfaite, elle s'harmonise en tout cas avec le sens qu'elle véhicule. Il reste qu'en certains moments bienheureux, nous avons saisi intuitivement la signification incarnée réellement dans cette Prose merveilleuse. Nous y avons senti l'âme humaine, angoissée devant la mort, se posant le problème des sanctions morales et tremblant pour son bonheur devant les exigences du devoir. Et puisqu'il s'agit d'une œuvre chrétienne, nous avons sans doute fait nôtres, dans le plus profond de notre être, les sentiments de la pauvre âme croyante, ramassée sur elle-même devant l'infinie Justice.

Oui, nous avons vécu tout cela. Nous nous sommes assimilé ce sens non pas isolé en propositions abstraites, mais matérialisé dans cette musique et dans ces vers qui en font désormais partie intégrante. Nous avons compris l'œuvre entière dans son unité, d'âme incorporée, non pas par la raison seule mais par l'intuition de notre personne totale. Qui dira qu'il n'y ait pas, dans ce cas, compréhension immédiate et directe de l'œuvre artistique? Et pourtant qui dira que ce qui *prime* ici, c'est la joie d'en éprouver le charme mystérieux et tragique?

Résumons-nous. L'œuvre d'art peut engendrer des plaisirs pratiques et des plaisirs esthétiques. Dans ce dernier cas, elle est ou bien simple occasion d'états agréables subjectifs ou bien cause réelle : ce n'est que lorsque le plaisir esthétique est réellement causé par la perception durable de l'œuvre objective, qu'il peut être dit artistique. Tout plaisir artistique suppose, à son tour, une certaine compréhension intuitive de l'œuvre; cette compréhension postule souvent l'intelligence scientifique et l'éducation technique. Mais ces deux dernières conditions peuvent être remplies, sans qu'il y ait compréhension amoureuse et synthétique. A son tour, l'intuition compréhensive est possible sans qu'elle force l'attention à se fixer sur le plaisir esthétique qui l'accompagne.

II.

Comprendre intuitivement l'œuvre, tout est là. Comprendre amoureusement, c'est pénétrer dans l'âme. Puisque l'œuvre artistique est elle-même une intuition personnelle matérialisée de manière originale, comprendre l'œuvre, c'est sympathiser à travers elle avec la personne de l'artiste, saisie sous l'un ou l'autre de ses aspects essentiels.

L'art est vie. La compréhension artistique suppose la communion mystérieuse des âmes humaines dans leur réalité comme dans leur idéal, dans ce qu'elles sont, comme dans ce qu'elles désirent. L'œuvre d'art est un langage par lequel les personnes livrent quelque chose de leur être ineffable. Avant toute autre chose, l'artiste a peut-être besoin de se donner et d'être compris. Se donner et être compris, ne sont-ce pas les deux formes suprêmes de l'amour? L'art serait-il donc, à son tour, mais dans un sens tout à fait différent de celui que le Freudisme a mis à la mode, une de ces productions de l'amour, « cause créatrice de tout ce qui est »?

Dependant, tout phénomène humain est infini dans son ordre, et l'infini ne peut se comprendre parfaitement, pas même lorsqu'il est créé. Il suffit à l'amour et à la vie artistique que deux personnes se saisissent dans leur être personnel, par un seul aspect de leur réalité. Lorsque l'artiste et le contemplateur se rencontrent dans l'œuvre d'art et s'y unissent de manière toute spirituelle toutes sortes de projections de l'un sur l'autre sont possibles. Ce qui semble essentiel au premier paraîtra accessoire au second. Mais puisque l'œuvre, lorsqu'elle est vraiment artistique, est une chose totale et une, et non le produit d'une juxtaposition monstrueuse d'éléments divers, elle est tout entière dans chacun de ses aspects. Qu'on l'envisage donc sous l'angle de la technique pure, on doit y découvrir, au moins de façon confuse, la vision du monde de l'artiste. Qu'on y entre par la valeur manifestée dans le sujet, on doit finir par en découvrir l'enveloppe matérielle originale.

La compréhension de l'œuvre suppose donc au moins la compréhension d'un seul de ses aspects objectifs. Qu'on ne parle pas de subjectivité, lorsqu'il n'y a que sélection d'un aspect partiel mais réel de l'objet lui-même.

* * *

Mais de quoi peut-on jouir dans l'œuvre artistique? De l'œuvre, répondrait Monsieur de la Palisse, et ce serait fort bien. Il y a

plus dans cette réponse qu'il n'apparaît à première vue. Nous avons dit antérieurement que l'œuvre d'art est une réalité à deux pôles : la matière et le caractère personnel. Il est donc possible de comprendre l'œuvre d'art dans son apparition matérielle en tant que celle-ci manifeste une intuition originale. Il est possible aussi de la saisir à partir de l'intuition personnelle qui en est la source. Dans le premier cas, l'attention se porte sur ce que l'œuvre est en *elle-même*, comme terme d'une production; dans le second, elle se porte sur l'*âme humaine* qui s'y exprime. Mais alors que l'artiste aura peut-être concentré le meilleur de lui-même sur la réalisation matérielle, le contemplateur y cherchera peut-être avant tout la signification humaine.

Ainsi, l'âme religieuse en quête d'émotions mystiques, cherchera partout le rayonnement de la conscience de Dieu, dans l'œuvre des Van Eyck comme dans celle de Rubens, dans la Messe Solennelle de Beethoven comme dans la Symphonie de Psalms, dans le *Lucifer* de Vondel, comme dans la *Divine Comédie*. Bien entendu, pour qu'il puisse parler dans ce cas de jouissance *artistique*, il faut que l'amateur jouisse non pas de l'émotion qu'il éprouve à l'occasion de ces œuvres, mais de l'émotion qui y est exprimée d'une manière technique originale par l'artiste. Toujours est-il que même en se soumettant à cette emprise de l'objet, il s'efforce de comprendre l'œuvre par son contenu spirituel, c'est-à-dire par le dedans. Pour celui qui dans l'art cherche le reflet de la vie personnelle de l'artiste, les qualités purement sensorielles, tout en étant nécessaires, ne sont que des conséquences logiques.

Il en va tout autrement dans d'autres cas. Il peut se faire que l'artiste n'ait nullement poursuivi de façon délibérée ou clairement consciente, la beauté des sensations ordonnées. Et c'est pourtant cette beauté-là, que l'amateur ira chercher et découvrir dans des œuvres qui principalement et peut-être exclusivement devaient communiquer quelque palpitation de vie humaine, attirée par quelque valeur.

Il en est ainsi pour d'admirables sculptures nègres. Pour les uns, ces horribles masques sont évocateurs d'atmosphères lointaines et de visions exotiques. Ils leur rappellent par association le martèlement monotone du tam-tam, les vociférations et les danses exténuantes des sociétés secrètes et les terreurs d'hommes livrés aux superstitions animistes. Dans ces formes mystérieuses, terrifiantes et terrifiées, se reflètent les croyances de civilisations étranges. Exprimée avec une rare puissance, l'âme trouble d'une portion d'humanité qui nous étonne, s'y incarne et s'y matérialise.

Qu'importe à d'autres admirateurs de l'art nègre, ce que signifient ces masques et ce qu'ils révèlent de l'âme de leurs créateurs! Ce qui les intéresse, c'est le talent stupéfiant du sculpteur, *c'est le sens extraordinaire de la troisième dimension*, c'est la perception aiguë de la valeur propre des volumes, c'est l'intelligence admirable de la beauté d'une qualité matérielle étendue dans l'espace profond. On l'a deviné, *il ne s'agit de rien moins que de la primauté de la forme sur le contenu ou du contenu sur la forme*. Ne donnons la préséance ni à l'un ni à l'autre de ces deux « éléments » puisqu'en art ils se conditionnent et se complètent. (Même l'art pur est toujours expressif de la structure fondamentale d'une personne).

L'œuvre est un contenu devenu forme; disons plus exactement : une intuition coulée dans la matière rendue adéquate. Que l'on jouisse de la vie personnelle de l'artiste en tant que cette vie se matérialise ou de la technique sensorielle en tant que celle-ci véhicule un sens quelconque, dans les deux cas, il s'agit de compréhension objective, mais diversement teintée.

III

Ce qui nous semble autrement intéressant, c'est l'étude de la jouissance artistique telle qu'elle se diversifie en plusieurs

types de conscience. Supposons en effet la jouissance artistique parfaite : celle qui harmonise dans la compréhension de l'œuvre, l'appréciation exacte de la matière ordonnée et l'intelligence profonde de la vie qui s'y exprime. Il reste encore que cette jouissance artistique n'est nullement standardisée : au contraire, elle se présente sous des formes innombrables, suivant l'angle sous lequel la conscience envisage l'œuvre objective.

Nous avons déjà dit un mot de certaines antinomies dont les termes contraires peuvent être présents à la fois, mais autrement accentués. Nous avons parlé de monisme et de pluralisme, alors que le monde est un et multiple à la fois; d'un *lividuel* et de général, alors que le réel transcende ces deux aspects; d'idéoplastique et de physioplastique, alors que la conscience humaine unit ces deux visions. Aujourd'hui même, nous avons rappelé l'opposition personne-matière pour conclure, une fois de plus, à l'unité indivisible des deux termes. Essayons d'élucider les difficultés qui apparaissent, en disant quelques mots de la conscience concrète.

Par conscience concrète, ou plus exactement par conscience du concret, nous entendons la conscience que nous avons du *réel* et non pas celle qui nous enchante lorsque nous nous plaisons au jeu des idées abstraites. Pour des raisons que nous n'avons pas à alléguer ici, nous proposons d'appeler intuitive cette conscience du réel concret : elle est, en effet, la conscience la plus immédiate, la plus directe, la plus apaisante, la plus certaine (sous certaines conditions) que nous puissions avoir.

Or, toute intuition du concret suppose à la fois, unis indissolublement dans une unité indivisible, des éléments représentatifs et des éléments affectifs. Pas de représentation concrète sans une certaine impression d'agrément ou de désagrément. Pas de perception affective sans une certaine conscience au moins trouble et confuse d'une image dans laquelle le sentiment tend à s'objectiver. Dans chaque catégorie d'activités sont à distinguer des fonctions inférieures et d'autres supérieures. Ainsi les fonctions les plus élevées de l'activité représentative, saisissent le sens-en-soi et la signification humaine (valeur) des choses singulières. Avec ces significations-en-soi et ces valeurs-concrétisées-dans-le-singulier, elles construisent ensuite des idées universelles. Schématisons rapidement, nous obtenons le tableau suivant :

Conscience concrète.			
représentative		affective	
fonctions inférieures	f. supérieures.	f. inf.	f. sup.
significations		valeurs.	

Dans la conscience, tout est dans tout. Toute conscience du réel, d'un degré quelque peu parfait, est une structure *une* de ces éléments hétérogènes. Mais dans la conscience, il y a un mouvement mystérieux : le dynamisme de l'attention. Un oiseau de proie plane sur les campagnes multicolores. Tantôt, c'est tel coin, tantôt c'est telle tâche qui éveille l'intérêt de son instinct : tout le reste s'estompe un instant, pendant que s'éclaire l'élément fixé. Ainsi dans la conscience : tantôt c'est l'aspect représentatif, tantôt l'aspect affectif qui émerge de la pénombre. Suivant leurs dispositions habituelles, les hommes se divisent en deux catégories principales : les intuitifs qui attachent plus d'importance à ce qu'ils se représentent — mais ils ont leurs émotions — et les émotifs qui font surtout attention à ce qu'ils éprouvent — mais ils se rendent compte de leurs images souvent troubles et simplistes.

Et comme dans l'intuition, il y a collaboration de la sensibilité et de l'intelligence, et peut-être dispersion de celle-ci à travers celle-là, il faut d'après la direction habituelle de l'attention, distinguer parmi les intuitifs, les sensoriels et les intellectuels. Tous deux donnent naissance à des classes inférieures, dont nous dirons peut-être un mot. Rappelons seulement que le type intellectuel peut fixer soit l'individuel caractéristique (la Joconde

est cette femme-ci bien déterminée) soit le typique universel (la Vénus de Milo est l'idéal de la femme grecque en général). Mieux encore, dans un tableau, comme l'*Angelus* de Millet, l'intellectuel-intuitif fixera surtout des *types* objectifs de paysans et de paysage, tandis que l'intellectuel-émotif découvrira surtout la *valeur* religieuse qui s'y exprime.

* * *

Il y a une tendance, en psychologie esthétique, à identifier le type représentatif à l'apollinien, le type émotif au dionysiaque.

On se rappelle les théories de Nietzsche. Trop souvent, quand on parle de l'art grec, des visions de divine impassibilité, d'harmonie sereine, de tranquillité splendide viennent charmer l'esprit. On oublie trop facilement que l'art grec a d'autres expressions. Des masques terrifiants ou risibles, des voix formidables amplifiées, des gestes hiératiques ou obscènes, des cris lamentables (qu'on se rappelle les *Aïaï* de Philoctète et d'Ajax) sont aussi caractéristiques de l'art grec que les temples immobiles et les divines statues. Les processions solennelles au rythme grave se doublent de sarabandes effrénées. Les claires perceptions rationnelles trouvent leur contre-poids dans les trances mystiques inexprimables; à côté des écoles de mathématiques se dressent des sanctuaires où se célèbrent les mystères; les mêmes philosophes, tel un Platon, s'ouvrent à la lumière intellectuelle comme aux inspirations irrationnelles.

L'art grec est surtout apollinien en plastique et en architecture, dionysiaque en beaucoup de ses créations poétiques et musicales. Mais suivant le principe souvent rappelé, il ne faut pas oublier que la tragédie cultive la forme apollinienne en même temps que la statuaire parfois représente les émotions violentes ou troubles.

* * *

Ce qui frappe au point de vue psychologique, c'est l'opposition des réactions à ces deux formes de l'art. Sans doute, elles comprennent les mêmes éléments, mais différemment mis en valeur.

L'art apollinien nous soustrait à nous-mêmes. Il nous fait oublier tous les soucis et les remous de la vie. Il nous laisse calmes et immobiles, nous délivre des émotions trop fortes, ne trouble en rien notre paix intérieure, nous ravit par sa clarté et concentre sur lui toutes nos fonctions cognitives. Devant l'art apollinien, nous restons *spectateurs* et nous nous délectons de nos représentations pures. La conscience de notre moi empirique s'atténue; nous devenons transparents à nous-mêmes, pures activités contemplatives, « purs sujets de la connaissance ». L'objet que nous nous assimilons s'évanouit au delà du réel et de l'irréel : il est objet de *connaissance*, et détermine la contemplation, sans plus. Rêve devenu réalité, réalité se résolvant en rêve, qui sait?

Généralisons insensiblement. Supposons que le contenu de nos représentations se modifie complètement. Supposons que des visions d'horreur défilent devant nos yeux. Il n'est nullement impossible, du point de vue théorique, que les états de conscience gardent leurs caractères apolliniens, que le sujet « pur contemplateur » garde son impassibilité divine, se réjouissant non du contenu réel qu'il perçoit mais de sa forme esthétique et restant indifférent au caractère réel ou illusoire des images, toujours précieuses en elles-mêmes, quel que soit leur rapport à la vie pratique.

Tel est le type apollinien. Pur miroir, il réfléchit le monde sans se ternir jamais. Il épouse toutes les formes de ce qui apparaît sans changer en lui-même. Il se laisse envahir par l'objet, mais uniquement dans ses fonctions représentatives. Il perd conscience de lui-même, c'est-à-dire de son moi pratique mais pour devenir

pur moi spéculatif : jouissance subsistante, sans retour sur soi, principe de vie réelle.

Quand il s'agit d'art dionysiaque, nous nous comportons autrement. Nous nous sentons violemment émus par ce que nous nous représentons et notre organisme en ressent le contre-coup : il frissonne, tremble, s'excite tout entier. La circulation et la respiration se troublent, le cœur et les organes s'indisposent. Tout l'être participe à l'attitude. Il ne s'agit pas ici de pure fonction contemplatrice de la conscience aspirée par ses activités les plus quintessenciées mais d'émotions violentes, psychophysiologiques, confusément ressenties avec une intensité chargée de toute la vitalité qui est en nous, tellement puissantes que les représentations sont incapables de les clarifier dans des images de quelque fixité. Devant l'art dionysiaque, nous devenons *co-acteurs*; nous nous plongeons, extatiques, dans les objets qui déclenchent notre affectivité et le jeu de nos tendances. Et troublés, nous animons de nos propres émotions les images qui nous excitent. Nous en multiplions la valeur émotive et subissons le contre-coup de notre activité animatrice.

Peut-être faut-il dire qu'ici encore, nous perdons conscience de notre moi empirique, mais certainement, ce n'est pas purs sujets de connaissance que nous devenons. Vaguement ou clairement, nous avons conscience de projeter nos propres forces vitales dans l'objet dont nous jouissons, et par ailleurs, de faire nôtres, tout à fait nôtres, les émotions que nous faisons surgir en nous, à la suite de notre union avec l'objet. Dans toute conscience concrète, intuitive et émotive à la fois, le sujet et l'objet s'identifient immatériellement, mais le mode d'identification de l'intuition apollinienne diffère de celui de l'émotion dionysiaque.

En termes plus précis, il semble bien qu'une certaine *Einfühlung*, ou pénétration sympathique du sujet dans l'objet qu'il s'assimile en en épousant les formes (c'est-à-dire en l'imitant de quelque manière spirituelle qui se traduit dans l'imagination et parfois même, au moins par un commencement d'exécution, dans l'organisme) soit requise de toute conscience réelle du concret. Mais il semble tout aussi évident que cette *Einfühlung* générale et générique se diversifie en espèces très nombreuses, dont les deux classes supérieures nous semblent être l'*Einfühlung* apollinienne et l'*Einfühlung* dionysiaque.

* * *

L'apollinien s'abandonne plus à l'intuition qu'à l'émotion : il s'attache généralement à la forme, mais à la forme d'un contenu. Sans doute, chez lui, les éléments affectifs apparaissent, mais ils sont absorbés pour ainsi dire par les émotions supérieures de l'activité contemplatrice comme telle. Ce qui caractérise l'apollinien, c'est une joie toute spirituelle, calme, impassible, indifférente à ce qui n'est pas elle; ce sont des sentiments tranquilles, sentiments (quand ils sont mêlés de points désagréables) de tristesse délicate, de mélancolie caressante, de souffrances aimées, toujours embaumées d'affections qui plaisent et qui charment. Toutes les passions violentes se taisent. Si elles élèvent la voix, c'est sans outrance et plutôt pour orchestrer merveilleusement le thème du plaisir de contempler.

De même, les images chez l'apollinien sont déchargées ou du moins allégées de leur poids affectif trop lourd. Elles s'acheminent vers la clarté. Diverses et à première vue parfois contradictoires, elles accourent instinctivement, sans se heurter, aux mêmes points de rassemblement, pour former des synthèses harmonieuses et nouvelles. Elles se succèdent sans se bousculer, dans ce rythme régulier et spontanément logique qui soutient les fonctions cognitives les plus élevées de l'intelligence. Non, par son essence, l'apollinien n'est pas livré aux folles et capricieuses fantaisies

de l'imagination ni aux poussées aveugles de l'affectivité. L'apollinien est avant tout sensoriel-intellectuel.

* * *

Impossible que l'œuvre d'art ne soit pas sensible : c'est par les sensations de sa matière humanisée, qu'elle entre dans la conscience et fait communiquer l'âme de l'artiste avec celle du contemplateur. Impossible aussi qu'elle ne trahisse pas l'influence spirituelle de l'intelligence, car elle est œuvre humaine. Elle est donc une unité formelle et tout apollinien sera sensible à sa réalité totale. Mais l'un se délectera surtout de la beauté des sensations dans lesquelles s'exprime l'intelligence, l'autre jouira surtout des éléments intellectuels qui se matérialisent dans le sensible.

Pour le type sensoriel, la beauté résulte de l'agrément de la matière sensible dominée et pétrie originalement par l'artiste. L'œuvre d'art, pour lui, est avant tout ensemble formel : couleur, son, ligne, volume, mouvement, rythme, verbe...

Le type intellectuel se subdivise, car l'intelligence a deux fonctions essentielles qui se conditionnent tout en se diversifiant : elle perçoit la signification et l'ordre. Nous voici devant deux autres définitions de la beauté artistique. Tantôt le beau se définit par la matière harmonieusement traitée; maintenant le beau, c'est la manifestation éclatante dans la matière, d'une signification, ou le resplendissement de l'ordre dans le sensible. Comme il a été dit, la « signification » elle-même peut être individualisée ou générale : dans ce dernier cas, on l'appelle volontiers idée ou type et le beau se définit comme l'incarnation de l'idée ou du typique. Enfin, la psychologie contemporaine insistant sur le rôle essentiel que jouent dans la vie ces significations qui déterminent notre action et qu'elle dénomme *valeurs*, le beau se conçoit comme la concrétisation d'une valeur.

Comprend-on la projection de la métaphysique et de la philosophie générale en esthétique? Si les artistes avaient érigé une philosophie de l'art, fondée sur leur activité artistique, les formules auraient probablement différé de celles que nous donnent les spéculatifs annexant l'art compris ou non à leurs constructions rationnelles...

C'est aux types intellectuels que nous devons les admirables théories esthétiques sur l'ordre. En a-t-on donné, au cours du temps, des interprétations de l'unité dans la multiplicité! Quel régal que l'étude des siècles humanistes, en particulier celle du XVIII^e!

L'ordre, c'est donc la multiplicité réduite à l'unité. La beauté artistique suppose que l'ordre resplendisse dans la matière, grâce à je ne sais quel indéfinissable équilibre de l'un et du multiple. Trop d'unité, trop de simplicité mène à la monotonie. Trop de multiplicité, trop de complexité mène au difficile et à l'incompréhensible. Exagérée, l'unité dans la multiplicité, apparaît pauvre; outrée, la multiplicité dans l'unité, fatigue. L'homme exige donc le plus d'impressions possible, variées et surabondantes, dans l'objet le plus facilement perceptible. Trop d'abondance sans facilité, semble indigeste; trop de facilité, sans abondance, paraît banale. La conscience de l'apollinien intellectuel, amateur d'un bel ordre, ne se satisfait que d'un équilibre divin.

On cherche l'unité dans la multiplicité aussi bien dans l'intuition que dans la matière! Ce que l'on exige dans une même œuvre c'est une seule valeur, mais concrétisée avec des nuances diverses; un seul sujet mais se diversifiant dans ses répercussions; un seul sentiment, mais s'exprimant dans des caractères distincts; un seul événement mais provoquant des attitudes opposées. Au point de vue formel et technique, on veut que le même thème

revienne en multiples variations; que les lignes se rappellent, analogues; que les couleurs se fondent dans une tonalité fondamentale; que les mêmes motifs, que les mêmes proportions se répètent en se variant.

Dans l'œuvre d'art, le type intellectuel jouit de la *composition*, c'est-à-dire de l'opposition des membres au corps, des ailes au centre, de l'avant-plan au fond, du ciel à la terre. Il se délecte des proportions, c'est-à-dire des relations des parties au tout — qu'il s'agisse de l'ensemble global ou des tous partiels; il aime se concentrer pour se détendre, se replier pour se disperser, synthétiser pour se décomposer. Il éprouve des jouissances indicibles à trouver harmonisées la simplicité et la complexité. Ah! qu'elles sont belles ces constructions en pyramide de Raphaël et de Vinci, mais comme elles seraient rebutantes, si elles n'étaient que régulièrement triangulaires! Généralement, les lignes qui réunissent au mieux l'unité dans la multiplicité, les courbes serpentine, étoffent de richesse inépuisable, ces figures fondamentales. Mathématique merveilleuse que l'on retrouve sous d'autres formes dans les compositions musicales, comme dans les chefs-d'œuvre du théâtre classique, dans les temples grecs comme dans les meubles modernes.

L'intellectuel est sensible au *rythme* qui insiste sur le principal et y ramène l'accessoire; au développement qui s'accroît jusqu'à la valeur suprême; à la lumière, généralement concentrée par un Rembrandt sur un point central, et s'opposant en passant par des taches claires mais savamment balancées, aux ténèbres qui s'enfoncent. Mécontent devant la symétrie trop sévère, trop froide et trop fermée comme devant l'asymétrie trop ouverte, débridée, fantaisiste et libertine, l'intellectuel s'épanouit en les voyant harmonisées. L'homogénéité si elle était totale, le chasserait; le contraste, s'il était brutal, lui serait insupportable. Mais lorsque les motifs se répètent pour intensifier son impression et lui apparaissent adaptés à leur fin, c'est-à-dire ordonnés; lorsque les contrastes ne sont pas de simples oppositions ou des contradictoires brutales, mais des extrêmes qui se touchent par des intermédiaires dégradés et qui, par leur contrariété même, se mettent en valeur; lorsque dans une construction très simple, les mêmes courbes bien proportionnées, tantôt grandes et fortes, tantôt faibles et légères, se jouent en s'opposant et que la lumière et les couleurs suivent leurs jeux harmonieux, son plaisir touche au ravissement, puisqu'il s'approche de l'idéal le plus élevé auquel tend inconsciemment tout esprit : la saisie de tout l'être ramené à son principe unique.

* * *

Le type dionysiaque se meut dans un tout autre plan. Lui aussi s'oublie, lui aussi contemple et savoure les sensations. Il sent profondément la beauté de l'ordre, mais ne la *percevant* pas aussi clairement que l'apollinien, il se laisse, plus que lui, aller à jouir de la répercussion de l'œuvre dans son cœur de chair, dans ses tendances pratiques, dans son être affectif...

Ce qu'il saisit surtout de la matière artistique, c'est son caractère moteur. Ce sont les lignes qui le frappent et l'incitent à les mimer : facilement, le dionysiaque prendra les poses et les expressions des personnages qu'il contemple : leur être, il le fait sien. Il lui faudrait bien peu de chose pour que son attitude cesse d'être esthétique. Ce qui le frappe dans le tableau, au point de vue formel, c'est le relief de la couleur, ce qui implique sensation tactile-visuelle, c'est le mouvement du pinceau, ce qui exprime la vie. La musique entraîne le dionysiaque, elle l'élève et l'abaisse, le fait monter et descendre, courir et ralentir, avec les mélodies. En le martelant de ses rythmes, elle le force à éprouver de vagues mais puissantes émotions liées aux mouvements organiques. L'action dramatique n'est pas un spectacle vu mais une action vécue. Pour le diony-

iaque elle est action au vrai sens du mot : elle est son action. Elle naît, se développe et s'achemine à sa fin.

Il y a des rapports mystérieux entre les mouvements de l'organisme et ceux des passions. Il y en a d'autres entre la vie affective et le jeu des images. Si l'apollinien est statique, le dionysiaque est dynamique. Le premier est plus sensible aux sentiments purs, le second aux émotions esthétiques mélangées, au sublime, au tragique, au grandiose, au gracieux. Celui-là se délecte plus de la forme, de l'œuvre objective dans son apparition matérielle, celui-ci du contenu et de l'expression vitale que celui-ci implique.

Le dionysiaque est aspiration vague, schème dynamique autour duquel viennent se cristalliser d'inépuisables rêveries. Pour lui, souvent un tableau est un prétexte poétique. « La musique ne se charme que par les rêveries qu'elle lui inspire » (Stendhal). La poésie lui semble « faite de fantaisie et adaptée à de libres systématisations d'images, au service de l'affectivité profonde (Hytier). »

Il est temps d'esquisser une conclusion. Si le chef-d'œuvre satisfait tout le monde, n'est-ce pas parce qu'il atteint la perfection totale en réunissant dans une synthèse originale et organique ce qui fait la beauté sereine d'Apollon et le charme sauvage de Dionysos? Le chef-d'œuvre unit la génialité de l'intuition fortement personnelle à la génialité de l'expression dans la matière entièrement subjuguée. Il charme les sens et l'intelligence, mais en développant d'intenses émotions et des images bondissantes de vie.

Le chef-d'œuvre convient à tous, parce que tous les types y trouvent leur nourriture. Mais sa valeur extraordinaire ne doit pas nous rendre aveugles ni surtout injustes. Que le chef-d'œuvre nous excite à compléter notre éducation esthétique, en enrichissant notre nature peut-être unilatéralement développée, mais qu'il ne soit pas un prétexte, pour imposer en son nom, à toutes les œuvres artistiques, des règles générales dont nous n'apercevons pas le caractère abstrait et insuffisant, par suite de leur incarnation parfaite dans une synthèse à tout point de vue éblouissante.

E. DE BRUYNE,

Professeur à l'Université de Gand.

André Gide et la philosophie de la vie

Le roman, plus que l'histoire, comporte une philosophie. Aristote, dans son *Art poétique*, écrit ces quelques mots qui portent loin : « La poésie est plus philosophique et plus élevée dans l'échelle des valeurs que l'histoire ; en effet, la poésie exprime plutôt l'universel ; l'histoire, le particulier. L'universel consiste en ceci : un tel homme, en conséquence de son caractère, dit ou fait telles choses conformément aux lois de la vraisemblance ou de la nécessité, et c'est à quoi vise la poésie, quand elle applique des noms à ces abstractions. Le particulier consiste en ceci : qu'a fait Alcibiade et que lui est-il arrivé ? »

Ces phrases sèches et vigoureuses projettent une dure clarté sur le dramatique état du roman et de l'art contemporains. La culture française actuelle se meurt, non pas d'une philosophie morbide, comme on le dit trop souvent (rien n'est plus sain qu'un certain « surréalisme » qui, à chaque pas, fait jaillir de luisantes sources de poésie), mais d'une passion, métaphysique si l'on peut dire, pour une liberté sans frein qui la ruine intérieurement. Telle déclaration d'André Gide, dont l'influence subtile et profonde, malgré d'éclatants désaveux, pénètre les esprits les plus divers et

les plus distants de son attitude apparente (1) révèle, avec brusquerie, le mécanisme secret dont le déclenchement libère dans les âmes toutes les puissances de destruction. Au delà de la *sincérité absolue* dont se targuent Gide et ses disciples (tant de surréalistes qui le honnissent, en sont), on trouve une ivresse, une volupté de la *liberté absolue* qui dissocie l'être en impondérables fragments d'animalité vierge et spontanée, explosant tour à tour dans le vide d'une raison et d'une volonté dépouillées de tout l'*humain* qui en faisait la force. L'*humain*, quel son *humain* rendent encore ces paroles dont l'implacable acuité psychologique accuse de plus la misère : « Redécouvrir, au-dessous de l'être factice, le naïf, n'était point, à ce qu'il m'apparaissait, tâche si facile ; et cette règle de vie nouvelle qui devenait la mienne : agir selon la plus grande sincérité, impliquait une résolution, une perspicacité, un effort où toute ma volonté se bandait, de sorte que jamais je ne m'apparus plus moral qu'en ce temps où j'avais décidé de ne plus l'être : je veux dire : ne plus l'être qu'à ma façon. Et j'en vins à comprendre que la parfaite sincérité, celle qui fait, selon moi, l'être le plus valeureux, le plus digne, la sincérité non point seulement de l'acte même, mais du motif, ne s'obtient qu'avec l'effort le plus constant, mais le moins âpre, qu'avec le regard le plus clair, j'entends par là le moins suspect de complaisance, et qu'avec le plus d'ironie. Il m'apparut bientôt que je n'avais à peu près rien gagné, que je n'agissais encore que selon le meilleur motif, tant que je soumettais mes actes à cette approbation qui impliquait, avant d'agir, une sorte de délibération et de contrepensée imaginative, par où l'action était d'autant retardée, entravée. L'action la plus prompte, la plus subite, me parut, dès lors, la préférable ; il m'apparut que mon action était d'autant plus sincère que je balayais devant elle tous ces considérants par quoi je tentais de me la justifier d'abord. Désormais, agissant n'importe comment et sans me donner le temps de réfléchir, mes moindres actes me paraissent plus significatifs depuis qu'ils ne sont plus raisonnés. Je me délivrai du même coup du souci de la perplexité, du remords. Et peut-être cette gymnastique intime où je m'étais soumis d'abord n'avait-elle pas été inutile et m'aidait-elle à atteindre cet état de joie qui me faisait connaître mon acte comme bon au seul plaisir que je prenais à le faire » (2).

Je ne connais point de texte, dans l'œuvre de Gide, plus éclairant, plus révélateur de toute l'inhumanité dont son œuvre est chargée, et, par contre-coup, de l'indigence fondamentale d'une littérature romanesque et poétique qui ne traîne à sa suite qu'une action désorbitée, écartelée sur son propre fantôme. Il importe assez peu, croyons-nous, de juger Gide, du point de vue moral, en donnant au terme *moral* son sens large de conformité à une fin absolue. Un tel jugement ne le toucherait guère, non plus que ceux qui, par attitude ou faiblesse, répudient une éthique dont le monde se nourrit encore malgré sa répugnance. C'est sur le terrain même où Gide se place, le terrain de l'homme concret, de l'individu (ou mieux de la personne) livré à lui-même, que sa philosophie de la vie s'avère la plus défailante. Les *valeurs gidiennes*, pour emprunter un mot d'un de ses derniers analystes (3), sont des *valeurs essentiellement inhumaines*.

Gide moins que personne ne contestera que l'intelligence est la mesure spécifique de l'homme : la désintellectualisation à laquelle il tend par un freinage brutal et passionné de sa volonté, il l'opère par un jeu raffiné de l'intelligence. Mais s'il ne parvient pas à éliminer l'intelligence, même au prix d'un drame intérieur, il élimine toute moralité, car la moralité est d'ordre volontaire et toute sa volonté est bandée vers sa destruction. Sa sincérité est uniquement une sincérité intellectuelle, malgré toutes les apparences : elle est la traduction, dans un mot gauchi de son sens authentique, de la vision d'une intelligence pénétrante contemplant la plus extraordinaire désorganisation morale (avouée, ouverte aux yeux de tous) à laquelle il nous ait été donné d'assister. On saisit là une des raisons les plus profondes de l'affection de Gide pour l'Art, du piédestal sur lequel il place son idole. Si l'œuvre d'art, selon lui, se suffit pleinement à elle-même (4), ce n'est pas sous

(1) « Il importe avant tout de pouvoir penser librement. »

Si le grain ne meurt, II, p. 206. Je sais que je gauchis légèrement le sens qu'attribue à la phrase citée le contexte. Mais ce n'est point pour les besoins de la cause ; c'est pour éviter de trop longues citations, résumées en cet apophtegme. Tout lecteur un peu averti de Gide m'accordera que la notion de *liberté absolue* est au centre de sa pensée.

(2) Texte inédit dans *Morceaux Choisis* (N. R. F.), p. 432 sq.

(3) RAMON FERNANDEZ, *André Gide*, Edition Corrèa, Paris, 1931.

(4) *L'humoraliste*, p. 9 : « A vrai dire, en art, il n'y a pas de problèmes dont l'œuvre d'art ne soit la suffisante solution ».

la pression d'une analyse philosophique qui conclut que l'œuvre d'art se suffit à elle-même dans son ordre, mais uniquement sous la poussée d'une intelligence si profondément dissociée des autres facultés que son activité se déploie pour sa seule fin, de telle sorte que l'Art est à lui seul sa propre règle et se situe au premier rang des valeurs. L'esprit ainsi distraité de son contexte psychologique et organique devient une sorte de monstruosité dont la fonction critique s'accomplit sans but pour son unique satisfaction.

On peut dire que l'attitude de Gide est le point d'aboutissement ultime, dans le domaine littéraire, du mouvement philosophique qui depuis Descartes et Kant a tenté d'isoler l'esprit dans sa propre substance. « Crois-tu donc », lit-on dans les *Nourritures terrestres*, « que je ne suis qu'un rendez-vous de sensations? Ma vie c'est toujours : cela, plus moi-même ». Toutes les contradictions de Gide sur lesquelles les critiques ont épilogué, son ivresse charnelle, sa lucidité logique, et comme il s'en accuse lui-même, « l'irrémissible empoisonnement de son âme », trouvent ici leur explication : par un pragmatisme assez déconcertant chez cet intellectueliste forcené, il délivre la meute de ses tentations don inantes qui s'épanouissent aussitôt en sensations allant de la fraîcheur naïve à l'anormal et au morbide, mais par un juste retour de sa passion critique, ce goût immodéré pour l'action sans frein lui sert uniquement de prétexte à examen intellectuel.

De là, chez lui, cette forme du *journal*, ces longues dissertations à la première personne, qu'il semble affectionner par-dessus tout. La liberté absolue dans l'ordre sensible et dans l'ordre intelligible. Gide ne la soutient qu'au prix de la rupture inhumaine de tout son être en deux personnages dont le dialogue perpétuel forme son œuvre. Dès lors, l'effondrement de Nietzsche, dont il s'avère le disciple à notre avis le plus complet (accommodé, il est vrai, à la clarté et à la pudeur littéraires françaises), il l'évite par une désintégration aussi poussée que possible de son intelligence.

Nietzsche, au plus haut point de son lyrisme, n'a jamais pu séparer aussi complètement que Gide sa volonté de son intelligence : elles se sont livrées en lui à un combat terrible brusquement éclaté en folie. La logique, l'inhumaine logique a sauvé Gide de cet écueil. « Nathanaël, je ne crois plus au péché », ce long cri de désespoir et d'orgueil, Gide le pousse sur une volonté en dérive. que l'intelligence ne soutient plus et qui vogue en proie au mortel appel de la solitude. Aussi, le caractère scientifique que M. Fernandez (1) trouve à l'œuvre de Gide n'est-il, tout compte fait, qu'une note dérivée de son attitude intellectuelle fondamentale. Il en est de même de son *paganisme*, pour nous servir d'un mot commode qui n'acquiert tout son sens que par opposition à son contraire : le *christianisme*.

Certains critiques, et Gide lui-même, semble-t-il, attachent beaucoup de prix à une vague nostalgie chrétienne que Gide aurait gardée de sa première éducation protestante et qu'il a exprimée dans l'épuisante et âpre confession portant pour titre *Num quid et tu*. C'est le mérite essentiel de l'œuvre de M. Fernandez, d'insister sur ce que cette interprétation a d'unilatéral et d'artificiel. Le paganisme, avec toute sa sérénité tragique, rayonne du plus intime de sa pensée : il est la transposition, dans le domaine moral, de la position personnelle de Gide devant le problème métaphysique de la vie et de l'homme. Je ne parle pas ici du paganisme réaliste d'un Aristote, mais d'un mysticisme païen dont la source première pourrait être recherchée en Platon. Le contraste violent que Platon souligne entre l'Idée et le phénomène sensible, Gide l'adopte à sa manière quand il dresse son intelligence au milieu des remous de son être livré aux pires turpitudes.

Mais parce qu'il s'agit ici d'une question où la destinée de l'homme se trouve engagée, et non plus la structure ontologique de l'univers, ce sera sur un théâtre dont la volonté sera le personnage principal, que le drame va se jouer. La volonté de vivre intégralement selon des désirs que les normes de la raison ne gouvernent plus, ne conduit pas Gide dans l'impasse où se trouve acculé le dualisme platonicien; car la volonté n'a pas, comme l'intelligence l'être pour objet; c'est sur l'ampleur infinie du bien et du mal qu'elle s'ouvre et son champ n'est pas borné par la contradiction. Dans l'œuvre de Gide, je découvre, portée à un degré extrême de perfection, si l'on peut user de ce mot, et pour peu qu'on fasse abstraction de l'intelligence qui y plane, ainsi que Gide nous y invite, l'expérience d'une animalité intégrale : une volonté que l'intelligence n'éclaire plus au-dedans n'est plus qu'un

instinct. Tout le tragique qui retentit en nous à la lecture de Gide dérive de la vision d'une intelligence souveraine contemplant froidement un flot destructeur qu'elle n'endigue plus.

Sur Gide et son œuvre, il n'est pas besoin de conclure : cet homme multiple et souple, à la pensée protéiforme, s'il nous échappe par sa subtilité, n'échappe pas à lui-même. Un tel divorce entre le cœur et l'esprit ne s'exprime et ne se soutient que dans les livres. Prisonnier de son art, Gide a pour juge sa conscience, et c'est à Dieu seul de sonder les reins et les cœurs.

MARCEL DE CORTE.

Politique anglo-américaine

La politique de l'Angleterre envers les Etats-Unis peut se résumer dans les quatre points que voici, établis par ordre d'importance :

1° En premier lieu vient le principe de la politique anglaise actuelle de céder aux Etats-Unis à n'importe quel prix, ou, suivant la formule plus polie : « d'éviter toute friction avec les Etats-Unis ». Cette politique a conduit, petit à petit, à l'alliance anglo-américaine dont nous avons parlé déjà dans ces colonnes.

2° Le deuxième facteur est né au cours des derniers douze mois; c'est la détermination de répudier la dette de l'Angleterre à l'Amérique.

3° En relation étroite avec le point précédent vient l'effort de l'Angleterre pour enfoncer un coin entre la France et les Etats-Unis, pour amener ceux-ci à considérer la Grande-Bretagne comme sa sûre sujette en Europe et la France comme le principal obstacle aux revendications américaines.

4° Faire tomber le dollar.

A ces quatre points, certains observateurs en ajouteront peut-être un cinquième : Manœuvrer les Etats-Unis de façon à les entraîner dans quelque complication étrangère et, si possible, dans une guerre. Mais la diplomatie ne nourrit pas de pareils desseins. Quelque « réaliste » que puisse être une politique — c'est-à-dire dédaigneuse de la morale — elle ne joue pas, menée par des hommes compétents, avec la vie et la mort. La guerre moderne étant ce qu'elle est, aucun homme au courant des choses et poursuivant une politique étrangère saine, ne déclanchera une guerre comme l'eût fait son pareil dans le passé; aucun corps de fonctionnaires capables n'est plus à même d'agir de la sorte de nos jours parce que ces gens savent que toute guerre étrangère, où qu'elle se produirait, serait une question de vie et de mort pour toutes les nations, et serait dangereuse surtout pour la Grande-Bretagne.

Il est, certes, difficile de concilier entre eux les quatre points énumérés ci-dessus. Rien d'étonnant à cela. Tout grand œuvre diplomatique dans le passé eut à surmonter et à résoudre des problèmes posant des contradictions de cette espèce. Bismarck eut fort difficile à diviser de façon permanente la race germanique et à supprimer (pour 70 ans au moins, et peut-être davantage) toute chance d'unification; de conquérir assez de territoires, mais pas trop, pour les Hohenzollern; de retenir dans ses filets une grande minorité — mais pas une trop forte minorité — de Germains catholiques; et de se baser quand même sur le désir d'unité allemande qui fut son principal instrument. N'empêche qu'il réalisa cet exploit difficile.

Richelieu — le Bismarck de son temps — eut fort difficile à subsidier Gustave-Adolphe et les autres protestants et à les lancer contre l'Empire catholique tout en édifiant l'unité de la France catholique sur des bases catholiques. On peut dire qu'en

(1) *Op. cit.*, p. 16.

fin de compte il échoua, mais son plan réussit pendant un siècle et demi et l'unité française reste toujours son œuvre.

La politique anglaise eut difficile à maintenir une flotte invincible et à conserver en même temps le caractère pacifique qui empêcha toute coalition contre elle pendant cent ans. Et pourtant, la *Gentry* anglaise, tant que l'Angleterre fut un Etat aristocratique, réalisa ce succès diplomatique. Jusqu'en 1914, c'est-à-dire aussi longtemps que sa maîtrise sur mer fut absolue, l'Angleterre était à même d'imposer son bon plaisir et elle ne devint jamais, pourtant, l'ennemi commun de l'Europe, et cependant, après la guerre des Boers, sa situation devint de moins en moins sûre.

Il sera du plus haut intérêt d'observer, dans un avenir immédiat, comment seront conciliées les difficiles contradictions de notre politique américaine.

La plus difficile de ces contradictions est celle qui oppose notre alliance unilatérale avec l'Amérique (c'est-à-dire, en termes clairs, notre sujétion acceptée) et la répudiation de notre dette envers les Etats-Unis. Il y a également contradiction entre la dite alliance et l'intention de déprécier le dollar. Le seul point ne s'opposant à aucun des trois autres est le point subsidiaire qui vise à susciter une friction entre les Etats-Unis et la France. Ce but s'accorde avec les trois autres et peut être poursuivi en même temps que chacun d'eux.

* * *

Il n'y a aucune difficulté dans le premier point, le plus important, celui qui affirme la nécessité de rester ouvertement soumis aux désirs des Etats-Unis. Cette politique est très claire et a été affirmée souvent. Même s'il y avait des cas où les intérêts des deux nations seraient nettement divergents et opposés, il a été déterminé, une fois pour toutes, que les demandes américaines seraient admises quelles qu'elles fussent et que la Grande-Bretagne renoncerait à ses revendications, fussent-elles vitales.

La fameuse note du Venezuela d'il y a une bonne trentaine d'années, marqua le moment critique. Une pareille note eût signifié la guerre avec n'importe quelle autre puissance, et il y eût quelque hésitation, d'abord, si le défi serait relevé ou non : la Grande-Bretagne céda, et depuis ce moment, le monde entier considère comme acquis que la base de toute politique anglaise est l'acceptation des revendications américaines. Evidemment, les débuts remontent bien plus haut, quand échoua l'effort de soutenir le Sud contre le Nord pendant la guerre de Sécession aux Etats-Unis et quand fut admis, plus tard, l'arbitrage Alabama.

Le processus se poursuivit pour mûrir dans, et aboutir à, cette nouvelle alliance anglo-américaine qui, quoique non consignée sur papier, n'en est pas moins réelle et quoique toute unilatérale n'en est pas moins effective. La menace que les banquiers américains pouvaient faire peser sur la Livre sterling a été beaucoup affaiblie; c'est le seul avantage politique que comporte la chute de la Livre. Mais bien que l'Angleterre soit moins violemment dépendante des Etats-Unis, cette dépendance n'en reste pas moins forte et tenue pour certaine partout.

En ce début de février, nous soutenons réellement les Américains en Chine où nos intérêts ne sont, en fait, pas opposés aux leurs, mais où le véritable enjeu est entre l'Amérique et le Japon et non pas entre le Japon et nous, alors que nous courrons un danger de guerre et un risque de complications que — si ce n'était l'Amérique — nous tenterions probablement d'éviter.

* * *

La répudiation de notre dette est une matière plus délicate. Elle est certainement aussi déterminée que peut l'être n'importe quel but de nature politique, à l'exception de notre but principal

de maintenir l'alliance américaine; mais de toute évidence, cette répudiation est opposée à ce but principal.

Il existe aux Etats-Unis une chose dont nous n'avons pas l'expérience en Angleterre et qu'en conséquence nous comprenons difficilement, une vivante opinion publique en matière politique. Ici, en Angleterre, tout est officiel; et, une fois le « ton » officiel donné, presque tout le monde l'accepte et l'adopte. La grande force de l'Angleterre réside d'ailleurs, dans ce « ton ». Mais en Amérique, l'opinion publique a beaucoup de poids, et cette opinion publique considère les dettes dues par l'Europe à l'Amérique comme incontestées et incontestables. Notre politique bancaire anglaise, dans sa sujétion à New-York, a conduit l'Allemagne à faire défaut, et cette carence de l'Allemagne entraîna la nôtre et celle de la France. Mais la masse des contribuables américains ne se préoccupe aucunement de sauver les banquiers; elle n'a nulle envie de payer de nouvelles et lourdes taxes parce que les banquiers ont agi comme des fous. Si Français et Anglais ne paient plus leur tribut à l'Amérique, le contribuable américain devra passer par ces nouveaux impôts. Il comprend très bien la situation et il n'est pas d'humeur à payer pour alléger la charge qui pèse sur nous.

* * *

La manière d'en sortir est dans la ligne du troisième point de notre politique anglaise : enfoncer un coin entre les Etats-Unis et la France.

Américains et Français ont un grand intérêt commun : maintenir intactes leurs monnaies-or. Mais il semble facile, en tous les cas on croit qu'il est facile, de persuader aux Américains que les Français sont l'obstacle à un règlement final, que les dépenses françaises pour les armements sont infiniment supérieures à celles de n'importe quel autre pays, que les Français désirent ardemment posséder la maîtrise complète en Europe et que la supériorité militaire de la France sur l'Allemagne — bien qu'énorme en ce moment — est éphémère, artificielle et donc aisément destructible. Une bonne propagande arriverait à l'établir. Nous, Anglais, possédons l'avantage de la langue, les Américains comprennent ce que nous disons et écrivons tandis que les Français se servent de termes qui ne leur sont pas familiers. La très mauvaise forme de gouvernement en France, et qui ne possède ni la confiance ni le soutien de la nation française, nous fournit un autre avantage. Le fait que, comme les Etats-Unis, la France a de très larges réserves d'or, peut aussi être invoqué — devant l'Américain moyen — comme preuve de sa capacité de paiement. D'autre part, la chute de la Livre et notre abandon de l'étalon-or prouve, à cet Américain moyen, notre pauvreté à nous.

Le troisième point de la politique anglo-américaine — introduire un coin entre les Etats-Unis et la France — paraît donc réalisable et même comme devant probablement se réaliser. Et peut-être la meilleure indication quant à la question de savoir si l'ensemble de notre politique américaine réussira ou non, résidera-t-elle dans le sort de cette tentative de brouiller les Etats-Unis et la France, tentative qui a encore pour elle, ne l'oublions pas, la faiblesse des Français en matière de propagande et surtout de propagande outre-Atlantique.

* * *

Le quatrième point — provoquer la chute du dollar — est le plus difficile à réaliser. Nous n'avons directement sous la main aucun instrument pour atteindre ce but. Impossible d'attaquer le dollar de la manière dont les banquiers de New-York attaquent le franc quand ils forcèrent les Français à quitter la Ruhr. Nous ne possédons pas de grandes quantités de dollars à jeter sur le

marché! Loin de dominer la finance new-yorkaise, nous sommes, au contraire, toujours dominés par elle. Tout ce qu'il est possible de faire en matière de rumeurs et de on-dit est fait, et non sans habileté. Le monde entend affirmer, à intervalles assez rapprochés, que le dollar est sur le bord du précipice, qu'il branle, qu'à tout instant il peut s'écrouler comme s'écroula la Livre, mais nous ne disposons d'aucun levier effectif et concret pour réaliser nos vœux...

Que si vous demandez le pourquoi de ce quatrième point de notre politique américaine et pourquoi la chute du dollar nous avantagerait, je vous répons que la politique financière britannique tend de plus en plus à l'établissement d'une monnaie indépendante de l'or. Et moins sera étendu le champ de la parité-or, mieux ce sera pour cette politique financière tandis que plus ce champ restera étendu, plus nombreux et plus puissants resteront les pays à parité-or — et les Etats-Unis en sont de loin le plus grand, le plus puissant et possédant le plus d'or — et plus problématique deviendra le plan de produire une monnaie dirigée. Car ceux qui parlent comme si l'Angleterre et les pays dépendant de la Livre pouvaient vivre de leur vie propre, nous content des sonnettes.

Seule parmi les grandes puissances, l'Angleterre vit réellement d'importations. Non seulement, elle est incommodée par une perte d'importations, mais son existence même s'en trouve menacée. Si les importations devaient diminuer sérieusement, la Grande-Bretagne s'en trouverait appauvrie au point d'en perdre sa puissance. Prétendre qu'elle en mourrait littéralement de faim serait de la rhétorique exagérée, mais elle en mourrait comme meurt une ville assiégée. Nous serions tous rationnés et nous vivrions sous la contrainte, tandis que notre nombre diminuerait...

HILAIRE BELLOC.

Grandeur et servitude de Bruxelles-Capitale

POURQUOI BRUXELLES DEVINT VILLE CAPITALE?

A la fin du XIV^e siècle, rien encore ne destinait Bruxelles à devenir, un jour, la maîtresse ville du duché de Brabant. Pourtant, la renommée de son industrie drapière et de ses ateliers d'art dépassait les limites de l'Europe. La capitale du duché, c'était Louvain. Là, s'élevait, sur le mont César, la résidence des « riches ducs » brabançons.

L'âpreté des luttes politiques entre patriciens et gens de métiers de la ville de Louvain détermina la duchesse Jeanne et le duc Wenceslas à s'installer au manoir de Coudenberg dans le haut Bruxelles. A partir de ce moment, Bruxelles fut considéré comme la vraie capitale et la présence lui fut reconnue dès le début du XV^e par les nombreuses cités rivales qui, toutes, avaient caressé l'espoir de recueillir la succession de Louvain. Bruxelles s'épanouit d'année en année : la présence des Princes entraînait celle d'une Cour élégante et dépensière. Bruxelles était bien la *Caput Brabantiae*, la Ville-Chef du Brabant dont les satellites s'appelaient Louvain, Anvers, Tirlemont, Bois-le-Duc, Malines, Lierre, Vilvorde, Hal, Diest et Léau.

L'accession de Bruxelles à la primauté coïncida avec le groupement de nos provinces sous l'autorité unique de Philippe le Bon. Ce Duc, que nos ancêtres baptiseront de « Bon », non pas parce qu'il était doux et affable mais par ce qu'il était « Bon » (aujourd'hui nous dirions compétent) dans son métier, élargit la ceinture des murs de Bruxelles et multiplia ses portes. Dès le règne de

Philippe le Bon, les géographes et voyageurs saluent Bruxelles sous les noms de *Civitas Nobilissima, Princelijke Stadt, Cité Royale* et enfin *Cor Belgii, Cœur de la Belgique*.

Son rang de capitale du Brabant et de maîtresse ville de la Belgique, Bruxelles faillit le perdre à plus d'une reprise. Sa primauté était à la merci d'une querelle un peu vive entre les Princes et les Bruxellois et peu s'en fallut que renouvelant le geste de la duchesse Jeanne et du duc Wenceslas vis-à-vis de Louvain, Charles le Téméraire ne découvrît Bruxelles : l'argent dont il avait grand besoin et les supplications des Bruxellois le décidèrent à maintenir dans les murs de Bruxelles la Cour et les Conseils. Au début du XVI^e, la gouvernante Marguerite d'Autriche, dirigea le pays non pas de Bruxelles mais de Malines. A la fin du XVII^e, le marquis de Grana, pour punir l'insolence des Bruxellois déclara, dans un moment d'énerverment, qu'il choisissait Gand comme siège du Gouvernement des Tribunaux et des Conseils. A deux reprises, le marquis de Prié, au début du XVIII^e, menaça de se retirer à Gand et d'envoyer les Conseils siéger à Louvain. La sagesse de l'empereur Charles VI mit fin à ses propositions que le Souverain n'hésita pas à qualifier de « furibondes ». Les mérites de Bruxelles, sa situation centrale, par rapport aux autres villes, sa présence sur la grande voie marchande qui conduit de la mer du Nord au Rhin, son port sur la Senne à l'endroit où la rivière devient navigable en toute saison et où les marchandises doivent subir les manutentions de « l'étaupe », soit qu'elles quittent les chariots pour les barques, soit qu'elles quittent les barques pour les chariots, tout cela, ajouté à la diplomatie des Bruxellois, consacra Bruxelles dans son rôle de capitale. Comme le soulignait M. Des Marez dans un remarquable discours prononcé au lendemain de l'armistice, « bien avant la proclamation de l'indépendance, les menaces d'un marquis de Prié sont vaines et elles doivent l'être. Bruxelles détient le premier rang et nulle force au monde ne peut l'en faire déchoir. Le Gouvernement voudrait transférer son siège ailleurs, qu'il ne le pourrait pas sans nuire gravement à ses propres intérêts. Son sort est indissolublement uni à celui de Bruxelles comme celui de Bruxelles est uni à celui de l'Etat » (1).

Quelques mois plus tôt, l'occupant fournissait à M. Des Marez une éclatante démonstration à l'appui de cette thèse. L'Allemagne, qui avait échoué dans la conquête de notre pays par la force, tentait de se l'annexer par la ruse. L'Allemand tentait-il de briser l'unité belge par l'épée, Bruxelles paraît les coups comme un bouclier, et s'il cherchait alors à agir par la dissolution de la séparation, Bruxelles demeurerait irréductible comme un bloc de cristal sur lequel les acides les plus pernicieux ne mordent pas.

LA DOMINATION FRANÇAISE ET LA RUPTURE DE LA CUVE
DE BRUXELLES

A la fin de l'Ancien Régime, Bruxelles n'était encore qu'une petite ville comparée à ce que l'on est convenu (aujourd'hui) d'appeler le « Grand-Bruxelles ». La cité était limitée par ses remparts — les boulevards actuels — au delà desquels les faubourgs se groupaient aux alentours des portes et le long des chaussées. L'ensemble de la ville et des faubourgs s'appelaient la « Juridiction » ou « Cuve » de Bruxelles. La cuve comprenait de temps immémorial, Ten Noode — contraction de Ten Oede, ce qui signifie : « le Désert », l'endroit inculte — une partie d'Ixelles, contraction de Elsene, de Else Sele ou la « Demeure aux aunes » et Molenbeek. En 1295, la Cuve s'enrichit du faubourg d'Op Brussel — l'ancien nom de Saint-Gilles; en 1394, d'Anderlecht et de Forest.

La Cuve de Bruxelles, que l'on appelait aussi « la Franchise » de Bruxelles, formait un ensemble soumis à l'administration communale de Bruxelles et participait aux charges qui grevaient la ville proprement dite. Un acte du 4 mai 1751 rappelle que la Cuve de Bruxelles ne forme « qu'un seul et même corps ».

Vient la conquête française. Au lendemain de Jemmappes (6 novembre 1792), les armées de France occupent le pays. Au printemps de 1793, la Convention nationale proclame la « réunion » à la France de la majeure partie de la Belgique, non pas par une déclaration d'ensemble mais par une série de lois spéciales, et c'est Bruxelles qui est annexée d'abord. Une loi du 1^{er} mars 1793 réunit à la France « Bruxelles et sa banlieue »; le 2 mars, c'est au

(1) « La Nationalité belge et Bruxelles capitale ». *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, t. XXIX, 1920.

tour du Hainaut et de la ville de Gand; le 6 mars, c'est la ville de Tournai et sa banlieue (1).

Les Français sont refouillés après leur défaite à Neerwinden (13 mars 1793), mais reviennent après Fleurus (26 juin 1794). Le 1^{er} octobre 1795 (9 vendémiaire an IV) la Convention vote « la réunion de la Belgique et du pays de Liège à la République Française. Appliquant à notre pays la Constitution du 5 fructidor an III (2 août 1795), le Comité du Salut public de la Convention divise la Belgique en départements, cantons et communes. De ce jour, l'union réalisée entre Bruxelles et ses faubourgs et fruit des exigences économiques qui n'ont fait que grandir au cours de près de huit siècles, était brutalement rompue. Saint-Josse et Schaerbeek furent enclavés dans le canton de Woluwe-Saint-Etienne, Ixelles, Saint-Gilles et Forest dans le canton d'Uccle; Molenbeek et Laeken rattachés à celui d'Anderlecht (2).

Pendant quelque temps, les cantons furent régis par un système de municipalités cantonales, mais cette organisation qui allait directement à l'encontre de l'autonomie communale ne survécut pas à l'expérience : au contraire, la création de l'arrondissement communal (loi du 17 février 1800, 28 pluviôse an VIII) répondait à un véritable besoin. La direction des arrondissements communaux fut confiée aux sous-préfets, dont nos commissaires d'arrondissement sont les successeurs. C'est ainsi que le département de la Dyle fut partagé en trois arrondissements communaux, Bruxelles, Louvain et Nivelles.

Le 26 mars 1800, le premier préfet du département de la Dyle, le comte Doucet de Pontécoulant, entré en charge. Se rendant compte des inconvénients qu'avait entraînés la rupture de la Cuve de Bruxelles, il négocia, mais en vain, avec les consuls, pour obtenir l'unification de Bruxelles et de ses faubourgs. Dans sa pensée, il s'agissait de mettre l'administration de l'ensemble sous la tutelle d'un fonctionnaire du pouvoir central.

Le 19 mai 1810, l'empereur ordonna la démolition des fortifications de Bruxelles et leur remplacement par un boulevard circulaire de 8 kilomètres. Le travail fut commencé sous l'Empire mais ne fut réellement poussé et mené à bien que sous le régime hollandais. Comme c'est actuellement le cas pour Anvers, la récupération des terrains des fortifications permit la création d'une ceinture d'avenues et de places.

Au lendemain de la Révolution de 1830, Bruxelles, décorsetée, respirait. De nouvelles perspectives se dessinaient déjà, par où elle allait bientôt chercher à déborder sur le territoire de ses faubourgs.

L'article 126 de la Constitution déclara — confirmant une tradition trois fois séculaire — « la ville de Bruxelles est la capitale de la Belgique et le siège du Gouvernement ».

1831-1931. ALTERNANCE DE FUSIONS ET D'ASSOCIATIONS.

Bruxelles-capitale n'était encore en 1831 qu'une ville de 100.000 âmes. Ses faubourgs commençaient à peine à s'urbaniser.

En 1838, une société civile créa de toutes pièces le Quartier Léopold. Le 7 avril 1853, une loi rattacha ce quartier à Bruxelles en annexant à la capitale le territoire sur lequel il se trouvait et qui s'étendait à la fois sur Saint-Josse, Etterbeek et Ixelles.

A la même époque, le Conseil provincial du Brabant, qui s'était déjà montré favorable à l'annexion des faubourgs en 1843, renouvela son vœu d'unification. Le Gouvernement prit alors l'initiative de déposer un projet de loi décrétant l'incorporation des faubourgs. C'est en vain que le ministre de l'Intérieur joignit ses efforts à ceux du bourgmestre de Brouckère. La Chambre repoussa le projet par 67 voix contre 26. A cette époque, Bruxelles-ville comptait 150.000 habitants et les faubourgs 83.000.

Dix ans plus tard, Saint-Gilles et Ixelles cédaient une partie de leur territoire pour permettre la création du Quartier Louise. (Loi du 21 avril 1864). Le premier projet de réunion de Bruxelles au Bois de la Cambre par une allée monumentale datait de 1847. L'intervention du duc de Brabant, le futur Léopold II, au Sénat, contribua à rapprocher l'heure d'une solution.

A intervalles quasi réguliers, de décade en décade, tantôt la ville de Bruxelles, tantôt le Conseil provincial du Brabant émettent des vœux en faveur de l'unification du Grand-Bruxelles : plusieurs

communes intéressées s'offrent d'elles-mêmes, moyennant garanties ou indemnités, soit à une collaboration plus intime, soit à une réunion totale ou partielle. Mais le temps continue à passer, les anciens faubourgs sont devenus à leur tour des villes fières de leurs hôtels communaux et de leur prospérité. En 1893, Bruxelles compte 175.000 habitants et ses faubourgs dépassent les 300.000. A la veille de la guerre, le gouverneur du Brabant, le baron de Beco préconise une solution originale : la création d'une dixième province : celle de Bruxelles. Au lendemain de la guerre, une nouvelle poussée provoque l'incorporation de Laeken, Haeren et Neder-over-Humbeek. Cette poussée répondait au besoin essentiel que Bruxelles éprouve à maintenir le contrôle de la vallée de la Senne et du canal de Willebroeck par où elle participe, comme autrefois, au mouvement des entrepôts et des manufactures, source de richesse et de vie. C'était la consécration administrative de la grande idée de « Bruxelles, Port de Mer ».

Ainsi, à la faveur des circonstances, Bruxelles essaie, pendant le premier siècle de notre indépendance de s'étendre tantôt à l'Est, pour englober un quartier résidentiel, bonne matière à taxes, tantôt au Sud-Ouest pour respirer plus largement l'air frais de la forêt, tantôt au Nord pour jouer son rôle dans l'activité commerciale du bassin du Bas-Escaut. A chacune de ces pointes correspond, chaque fois, comme une fleur glorieuse mais éphémère, une exposition universelle ou internationale. Celle du Cinquante-tenaire, celle du plateau de Solbosch, celle enfin du Heysel.

Mais, en même temps que la voie de l'unification qui exige chaque fois le secours d'une loi (art. 3 de la Constitution), un autre moyen existait pour satisfaire aux besoins de collaboration intercommunale.

Cet autre moyen, c'était l'exercice du droit d'association dont les communes ne se sont fait aucun scrupule d'user, suivant en cela l'exemple des particuliers. Et c'est ainsi que toute une série de lois consacreront le droit d'association des communes, tantôt dans le domaine scolaire (lois de 1842, 1879 et 1884) avec l'interdiction néanmoins, pour les conseils communaux, de délibérer en commun, tantôt dans le domaine économique ou dans celui de la bienfaisance (loi de 1860 sur le Crédit communal, qui coïncide avec la suppression des octrois; loi de 1885 permettant aux Communes de souscrire aux actions de la Société nationale des Chemins de fer vicinaux; loi de 1895 sur la Société du canal et des installations maritimes de Bruxelles; loi de 1897 sur les Etablissements hospitaliers intercommunaux; loi de 1907, sur les Associations des communes en vue de la distribution de l'eau; loi de 1913, instituant la Société nationale des distributions d'eau).

Pendant la guerre, le pouvoir communal fut un des remparts les plus solides de la résistance civile : les communes s'associèrent pour former des Comptoirs de secours et d'alimentation sous la forme coopérative. Pareilles associations organisées en dehors de toute autorisation spéciale du législateur étaient-elles contraires à la Constitution? La Cour de cassation saisie de la question se prononça négativement sur le réquisitoire du baron Holvoet, aujourd'hui gouverneur de la province d'Anvers et alors avocat général à la Cour Suprême. (Arrêt du 6 avril 1922). Cet arrêt était basé sur le principe consacré par l'article 75 de la loi communale et qui connaît la plus large compétence à la commune, lorsqu'il s'agit de la gestion des intérêts communaux, à la seule condition que les délibérations communales ne soient pas contraires à la loi.

Mais à l'heure où la Cour de cassation consacrait la légalité du fait de l'association intercommunale sans autorisation spéciale du législateur, le Parlement venait de modifier l'article 108 de la Constitution.

LA REVISION DE L'ARTICLE 108 DE LA CONSTITUTION. LA LOI DU 1^{er} MARS 1922.

Que disait l'article 108? « Les institutions provinciales et communales sont régies par des lois. Ces lois consacrent l'application des principes suivants : 1^o ...; 2^o L'attribution aux Conseils provinciaux et communaux de tout ce qui est d'intérêt provincial et communal sans préjudice de l'approbation de leurs actes dans les cas et suivant les modes que la loi détermine. »

A ce dernier paragraphe, sur la proposition du gouvernement, le Parlement ajouta le texte suivant : « Plusieurs provinces ou plusieurs communes peuvent s'entendre ou s'associer dans les

(1) GANSHOF, MAURY et NOTHOMB, *Atlas de Géographie historique de la Belgique*, fasc. 6.

(2) L. HYMANS, *Bruxelles à travers les Ages*, p. 28.

conditions et suivant le mode à déterminer par la loi, pour régler et gérer en commun des objets d'intérêt provincial ou d'intérêt communal. Toutefois, il ne peut être permis à plusieurs conseils provinciaux ou à plusieurs conseils communaux de délibérer en commun. »

Le nouvel article 108 ouvrait donc la porte aux initiatives les plus diverses des communes tout en laissant au législateur le soin de régler le statut des associations et ententes intercommunales et interprovinciales et tout en confiant au pouvoir exécutif le droit d'approuver la création et de contrôler la vie de pareilles associations ou ententes.

La loi du 1^{er} mars 1922, modifiée par celle du 18 avril 1929, a organisé le régime des associations intercommunales et il suffit d'ouvrir l'Almanach royal pour trouver l'énumération des nombreuses associations qui ont vu le jour sous son régime.

Rien qu'en ce qui concerne le Brabant, l'Almanach royal (Edition 1931) énumère : Provinciale brabançonne d'Electricité (La province et 54 communes); Intercommunale d'Electricité Jodoigne et Extensions (30 communes); Intercommunale d'Electricité Grimberghen et extensions (5 communes); Intercommunale pour l'assainissement et l'aménagement de la vallée de la Woluwe (la province et 14 communes); Dispensaire intercommunal Antivénérien (4 communes); Laboratoire intercommunal de Chimie et de Bactériologie (15 communes); Intercommunale bruxelloise du Gaz (10 communes); Intercommunale bruxelloise d'Electricité (8 communes); Tusschen Gemeentelijke Electriciteit Vereeniging van Bergh, Campenhout, Perck et Peuthy (4 communes); Intercommunale pour le détournement et le voûtement de la Senne (province et 3 communes). Toutes ces associations ont vu le jour entre 1924 et 1930. Au cours de l'année 1931, il fut à plusieurs reprises question de créer des Associations nouvelles (les Canaux Brabançons, l'aménagement de la vallée du Maelbeek, les voies d'accès à l'Aérodrome, etc.).

Le contrôle permanent du gouvernement sur ces associations s'exerce notamment par l'approbation obligatoire des comptes. Le Gouvernement peut en outre s'opposer à l'exécution de toute mesure qu'il juge contraire à la loi, aux statuts, ou à l'intérêt général. (Loi du 1^{er} mars 1922, art. 12.)

LE PROBLÈME DU GRAND BRUXELLES A L'ORDRE DU JOUR.

L'heure a sonné, une fois de plus, de « faire le point ». Au cours de sa dernière session, le Conseil provincial du Brabant a été saisi par M. Gheude, député permanent, d'une proposition de vœu en faveur de l'unification du Grand-Bruxelles. Le 28 octobre, M. Gheude, après avoir fait l'historique des rétroactes du problème, a rompu une lance en faveur de l'unification; mais le conseil n'étant pas en nombre et ne croyant pas pouvoir aborder l'examen d'une question si complexe en fin de séance, a remis sa décision à sa prochaine session extraordinaire. En effet, le conseil sera appelé à se réunir à très bref délai pour présenter des candidats aux fonctions de conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles.

XAVIER CARTON DE WIART.

(La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.)

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques.

Livres allemands

Nos relations intellectuelles avec l'Allemagne sont fort relâchées depuis la guerre. Les catholiques belges, avant 1914, tournaient volontiers les yeux vers le pays des Winthorst, des Ketteler et des Kolping. Ils y cherchaient des exemples et des enseignements. Les Congrès des catholiques allemands étaient suivis avec sympathie et, à nos Congrès de Malines, on était heureux d'entendre les grandes voix catholiques d'outre-Rhin.

Dans notre enseignement, les méthodes et les manuels germaniques étaient en haute estime. En matière de pédagogie et de philologie, ils constituaient la loi et les prophètes.

De même en France. La Sorbonne était toute pètrie de science allemande, au point qu'une réaction vigoureuse, mise en branle par Agathon (Henri Massis et Alfred de Tarde dans *l'Esprit de la nouvelle Sorbonne*) eut un succès d'étonnement et même de scandale.

Aussi, quelle désillusion, dans le monde des intellectuels, quand l'Allemagne déclara la guerre à la Belgique! Ils ne s'étaient jamais imaginé que leurs témoignages d'admiration recevraient cette brutale réponse. Blessés au plus vif de leur sensibilité, ils virent dans l'inqualifiable agression de l'Allemagne plus qu'un attentat au droit des gens; c'était une trahison d'amis, et l'indignation qu'ils en conçurent s'envenima de la honte d'avoir été dupes.

Depuis lors, les temps sont changés. Les relations officielles, il est vrai, sont rétablies et même on a fait, du côté catholique, quelques tentatives de rapprochement. Mais ce furent des actes de vertu, plutôt que le résultat d'une sympathie spontanée. La paix n'a pas abattu la barrière élevée par quatre années de haine entre intellectuels belges et allemands.

Les nuées de touristes belges qui, à chaque vacance, s'abattaient sur le Rhin, la Forêt noire et la Bavière, ont, depuis lors, découvert la France. Sans doute, le prix du reichmark a contribué à cette désertion. Il n'a pas causé un moindre handicap à la pénétration chez nous des livres et des journaux allemands. (Le phénomène semblable pour les produits intellectuels de l'Angleterre s'est manifesté à un moindre degré, à cause de la sympathie naturelle pour un peuple allié et à la suite des relations qui ont persisté entre Anglais et réfugiés belges). On ignore aujourd'hui le livre allemand, sauf les exceptions qui confirment la règle, car si on a lu les ouvrages de Remarque et de Ludwig, les *Mémoires*, de von Bulow, et *l'Histoire des papes*, de Pastor, c'est grâce aux éditeurs de Paris, qui en importent chez nous les traductions.

Pour le reste, et en dehors des intellectuels flamands, dont les journaux et les revues suivent de plus près le mouvement des idées en Allemagne et en Autriche, nous ne sommes plus au courant de ce qui s'imprime dans cet immense pays. Si bien que, sauf pour quelques spécialistes, la pensée allemande est inexistante pour nous: nous pourrions en croire la source tarie par la guerre et par les embarras économiques qui ont suivi.

Cette ignorance est-elle un bien?

D'aucuns penseront qu'il suffit de suivre la politique allemande, pour se garer des coups qu'elle prépare. Quant au reste, qu'on laisse l'Allemagne cuire dans son jus. On a même pensé boycotter la musique allemande. Mais cela n'a pas duré; c'était trop naïf. L'art et la pensée ne connaissent pas les frontières. Beethoven et Wagner n'ont pas tardé à les franchir de nouveau.

Pour la pensée, la langue est une barrière plus difficile à renverser, et les critiques littéraires de Belgique, submergés par le flot des livres français, n'ont guère le loisir ni le goût de s'intéresser à la production allemande.

Cependant, n'y aurait-il pas utilité, pour nous, à suivre le mouvement de la pensée catholique de l'Allemagne? Dans le domaine théologique, un travail énorme s'opère là; des publications y paraissent, dont nous soupçonnons à peine l'importance. Qui parle en Belgique du grand *Lexicon für Theologie und Kirche*, en cours de publication à la librairie Herder de Fribourg? Nous connaissons les méritoires et interminables *Dictionnaires* des différentes sciences religieuses, publiés à Paris par Letouzey et Ané. Rares sont les intellectuels qui aient eu l'attention attirée sur cette encyclopédie allemande, qui comportera douze volumes et un atlas, et dont la publication est considérée en Germanie comme un événement et un honneur pour le catholicisme.

* * *

Mon intention, aujourd'hui, est de signaler un ouvrage plus modeste, concernant l'enseignement de l'histoire sainte, et qui est une belle synthèse de l'Ancien et du Nouveau Testament.

L'œuvre est un manuel destiné aux écoles normales, mais il mérite l'attention du grand public. Il rendra aussi des services aux prédicateurs: ses exposés clairs et méthodiques, toujours orientés selon le plan de la Rédemption, leur fourniront une matière adaptable à la chaire.

Professeur de religion à Bensheim, M. Georges Lenhart a condensé en deux petits volumes l'expérience d'un enseignement de vingt-cinq ans (1).

Le mérite particulier de l'ouvrage est double. D'abord, un grand esprit de synthèse. Pour m'en tenir surtout à l'Ancien Testament, où cette méthode me paraît avoir l'avantage de la nouveauté, l'auteur ne s'embarrasse pas du détail de l'histoire; il s'arrête aux grandes lignes et les ramène à l'unité par la perspective constamment présente de la mission du peuple élu. Sans toujours raconter l'histoire, pour laquelle on se rapportera à la Bible, il en

(1) GEORG LENHART, *Lehrbuch der Geschichte der göttlichen Offenbarung*. I. Die alttestamentliche Offenbarung, cart. M. 3.70. II. Die neutestamentliche Offenbarung, cart. M. 6.40. Chez Herder, à Fribourg-en-Brisgau.

dégage les traits essentiels pour montrer leur rapport avec la Rédemption. Ainsi, la mission du Sauveur, qui fait l'objet du second volume, n'est jamais perdue de vue dans le premier, et Jésus-Christ est vraiment le centre de l'Écriture et l'aboutissement de toute l'histoire d'Israël.

L'autre mérite, original pour un livre destiné à l'enseignement est que l'auteur n'a pas peur d'insister sur la côté humain de l'histoire sainte. Certes, elle est sainte, cette histoire, par la constante intervention divine et par le grand nombre de pieux et héroïques personnages qu'elle met en scène. On aurait tort, cependant, de représenter tous les patriarches comme des hommes parfaits. M. Lenhart ne cherche pas, par des interprétations boiteuses, à légitimer tous leurs actes. Il reconnaît, par exemple, malgré saint Augustin, que Jacob a indignement trompé son père, et qu'il en a été puni à son tour par une cruelle tromperie de ses fils.

De même, pour Jephthé, Samson, Héli, le grand-prêtre et les autres, dont le caractère est nettement tracé en quelques lignes sans aucun souci d'idéalisation.

En quoi l'auteur ne fait d'ailleurs que suivre la franchise de la Bible, qui n'a jamais caché les faiblesses ni les fautes des héros les plus représentatifs d'Israël, pas plus dans le Nouveau Testament que dans l'Ancien.

Si nous avions davantage l'habitude de lire la Bible, nous comprendrions mieux comment la divine Providence, qui se choisit les hommes en vue d'une mission déterminée, laisse à ces instruments leur lot de défaillances et d'erreurs, respectant ainsi la liberté humaine. L'histoire sainte, comme après elle l'histoire de l'Église, est toute pétrie de divin et d'humain.

On aurait tort, dans l'enseignement, de perdre de vue cet amalgame et, par des réticences, d'idéaliser une réalité qui, telle qu'elle est, révèle admirablement le plan divin et s'achemine vers le triomphe final. C'est parce que des livres comme celui de M. Lenhart ne tombent pas dans ce travers que nous les recommandons à nos lecteurs.

PAUL HALPLANTS.

Les idées et les faits

Chronique des idées

La voix de nos évêques

(I. — Malines, Liège, Bruges)

Il ne se pourrait concevoir parole plus opportune, mieux appropriée aux angoissantes préoccupations de l'heure que la grave et réconfortante leçon donnée au clergé et aux fidèles de son diocèse par S. Em. Mgr Van Roey, cardinal et archevêque de Malines. Au milieu de l'effroyable désarroi où se débattent les États, au sein de cette crise économique, financière qui est le contre-coup retardé du dérèglement de la production du temps de guerre et d'après-guerre, selon le juste mot de M. Tardieu, en présence du réveil de cet esprit de défense qui secoue les peuples, sous la menace de l'explosion épouvantable que provoquerait la misère généralisée, parmi ces ténèbres et ces craintes, n'est-ce pas nous ouvrir l'unique anse de salut que de nous rappeler à tous le dogme de la Providence? Non! vous n'êtes pas des êtres délaissés ici-bas par Celui qui vous y a jetés, vous n'êtes pas livrés à l'inexorable loi de la fatalité virant en cercle et vous broyant sous ses dents de fer. Non! Vous êtes les enfants du Père céleste dont les yeux vigilants sont fixés sur vous, dont la tendresse vous enveloppe, qui vous gouverne en vue d'une fin assignée par sa bonté et par les moyens dignes de sa haute sagesse.

La Lettre du Cardinal est capable de relever tous les cœurs

abattus et de verser dans toutes les âmes l'invincible énergie.

Elle établit à l'évidence cette vérité que Dieu ne peut pas se désintéresser de l'humanité dont il est l'Auteur et la Fin. Eh quoi! Dieu fait régner un ordre admirable dans cette nature physique dont l'Écriture-Sainte étale les merveilles en déployant les splendeurs de la poésie orientale, et la nature humaine, faite à son image et à sa ressemblance, Dieu l'abandonnerait à l'aveugle hasard, il ne se soucierait pas de la conduire à sa fin, il se soumettrait lui-même aux caprices de notre liberté!

Il est clair que Dieu n'a pas donné sa démission de Souverain Maître de l'univers et qu'il régit tous les êtres, créés par lui, selon leur nature, par les lois physiques ou les lois morales. A qui ne lève pas les yeux vers Dieu-Provident, ce monde est un chaos, l'histoire une indéchiffrable énigme. Pour celui qui contemple Dieu présidant au déroulement des siècles, du centre de son immuable éternité, faisant tout converger vers la vie éternelle, la vie définitive où règnera la paix dans la sublime harmonie, où les épreuves trouveront leur terme et leur récompense, où les passagères souffrances aboutiront à la plénitude du bonheur, pour celui-là, pour le chrétien conscient et logique, tout s'éclaircit, les scandales de la raison s'évanouissent, la justice est satisfaite parce que l'éternité paye surabondamment les misères du temps, parce que la victoire définitive revient à l'Amour et à la Joie.

Avec cette élévation de la pensée qui caractérise sa manière de théologien, le Cardinal place l'homme sur le plan de l'éternité et fait sentir à tous que les apparentes confusions de l'histoire se résolvent dans une harmonie parfaite.

Il rencontre la plainte incessante de la souffrance et il trouve sans peine dans la raison et la foi le moyen de changer cette plainte en actions de grâces. La souffrance, écrit-il, est une bénédiction parce qu'elle est le grand moyen de perfectionnement moral, parce qu'elle sauve les âmes et qu'après tout, on n'achèterait pas trop cher son salut au prix de l'univers, parce que sans la souffrance « point de héros, point de martyrs, point de saints », parce que s'il existait plus belle philosophie, plus haute sagesse, plus précieux héritage, le Dieu incarné ne se serait pas fait « l'homme des douleurs ».

Au savant théologien, à l'habile interprète des Ecritures succède, dans la seconde partie, le zélé pasteur des âmes, l'apôtre entraînant.

De toute l'ardeur de son zèle, il supplie les fidèles de faire confiance à Dieu, de s'en remettre à Lui, de s'assurer en son infailible sagesse, en son inaltérable amour. Il demande plus que la résignation à l'inévitable, il requiert le filial abandon à la divine Paternité.

Il réclame la prière, si efficace qu'elle est une influence, une intervention dans les conseils du Très Haut, capable d'infléchir ses desseins dès là qu'elle y est insérée par l'éternelle prévision.

Il nous presse enfin de collaborer à la restauration de l'ordre social par une ardente participation à l'Action catholique. « C'est l'inappréciable privilège de l'homme et sa grandeur sublime de pouvoir s'associer, s'il veut bien, à l'œuvre de la Providence, et l'on comprend que Dieu reconnaisse et récompense cette coopération en associant son fidèle serviteur à sa propre gloire, fin et terme de tout l'ordre créé. »

Le vœu que Son Eminence forme aux dernières lignes de cette magistrale Pastorale sera largement accompli : ces graves et réconfortantes paroles s'imprimeront profondément dans nos esprits et dans nos cœurs, elles se traduiront dans la vie. Oui, Eminence, nous vous avons compris. Quoi qu'il advienne, nous serons forts parce que croyants et confiants! Nous ne nous laisserons pas abattre par le choc des événements, mais « la tête levée, l'âme droite et libre, nous suivrons chrétiennement la route de notre pèlerinage terrestre ».

Ce discours est un vigoureux « *Sursum corda, Haut les cœurs!* » Il n'y a qu'une réponse à y faire : *Nous les tenons devant Dieu. Habemus ad Dominum.*

* * *

Relevant d'une longue maladie qui a nécessairement suspendu ses relations actives, avec ses diocésains, *S. Exc. Mgr Kerkofs*, évêque de Liège, revenu à la santé, les remercie de leurs marques de sympathie et se déclare prêt à recommencer, c'est-à-dire à se prodiguer sans mesure à leur service.

Toute sa Lettre pastorale est empreinte d'un vaillant optimisme qui ne manquera pas de stimuler les courages. Elle traite de la *vie chrétienne et de la nécessité de l'intensifier.*

L'Évêque la définit et la décrit d'abord avec une clarté qui vient de la profondeur. En contraste avec la vie terrestre, courte et fragile, elle est éternelle et divine. Inoculée par le baptême, d'autres sacrements l'alimentent, la réparent, la défendent. Elle se développe par l'exercice des vertus. Elle est surnaturelle. Comme on ne peut juger de la graine que par la fleur ou le fruit, le germe obscur de la vie de la grâce ne peut s'apprécier que par la gloire qui en est l'épanouissement : à savoir la vision directe, faciale de Dieu, qui est donc le partage de la vie divine elle-même. En attendant, la graine cachée dans le sol y germe loin de tout regard; la grâce nous associe dès maintenant aux perfections divines et nous procure même cet avant-gout du ciel qui est la paix. Elle est soumise, d'ailleurs, à la loi du progrès et pour y obéir se peut-il imaginer raison plus déterminante que cette pensée : « Notre vie dans l'éternité, c'est notre vie chrétienne d'ici-bas, stabilisée désormais et déployant dans la lumière de Dieu les énergies acquises ici-bas ». L'intensité de notre vie surnaturelle au moment de la mort mesure la gloire que nous donnerons à Dieu et notre propre béatitude.

Cette vie, il la faut intensifier. Tout d'abord, afin qu'elle soit capable de résister à l'ambiance corruptrice dans laquelle elle baigne en quelque sorte. La plante de plein vent ne peut tenir si elle n'est fortement enracinée. « *L'héroïsme est devenu l'état obligatoire et permanent de la simple vertu.* »

Autre motif : l'obligation de servir dans la milice de l'Action catholique, plus impérieuse obligation que jamais, car aujourd'hui tout chrétien doit être apôtre, parce que selon le mot de Tertullien, dans les grands dangers tout citoyen est soldat.

L'Évêque de Liège, se plaçant à un autre point de vue que son

collègue de Bruges, aime à relever les indices de la ferveur qui se déploie aujourd'hui dans le renouveau de la vie chrétienne : apostolat conquérant de la Jeunesse catholique, Croisade eucharistique de l'enfance, Cercles d'études, Journées eucharistiques, Ligues du Sacré-Cœur, Fréquence des communions, succès des missions et des retraites, généreuses contributions à toutes les œuvres.

Parmi les moyens d'accroître cette consolante ferveur, l'évêque de Liège insiste sur les retraites « les forteresses du catholicisme » et sur la messe, non simplement entendue, mais offerte avec le célébrant selon l'esprit liturgique, car elle nous dispense les richesses rédemptrices et nous remet en mémoire les leçons essentielles du christianisme : la fécondité de la souffrance et le prix de la vie surnaturelle qui n'est autre que le sang d'un Dieu.

Et voici par quelle vibrante péroraison s'achève cette Lettre d'une si prenante éloquence.

« Que notre grande ambition et notre constant souci soit de l'acquiescer (la vie surnaturelle), de la garder, de la développer en nous. *Surge qui dormis* (Eph. V, 12) : debout, vous qui dormez, soit du sommeil de la mort, soit de la somnolence de la tiédeur et de la médiocrité spirituelle. Le Christ vous éclairera de sa lumière, il vous animera de sa vie, de sa vie toujours plus abondante! De cette vie-là, ni la maladie, ni l'épreuve, ni la crise ne peuvent arrêter le cours, ni retarder l'essor. Elle s'épanouit souvent magnifiquement dans et par l'épreuve; elle sera elle-même le grand remède à la crise actuelle en déposant dans notre société agitée et trouble le ferment divin de la charité et de la justice, en appelant par la prière et le sacrifice les lumières d'en haut sur les dirigeants des peuples, en soulageant entretemps les infortunes par une large effusion de générosité.

« Cependant, si elle éclaire et tonifie ce monde, elle ne s'y arrête pas, elle a hâte de le traverser pour aller trouver sa plénitude dans l'autre. De même que par les pénitences, et les privations, et les prières du Carême, nous nous préparons aux joies de Pâques, de même nous marchons à travers les épreuves et les luttes de la vie chrétienne vers la béatitude éternelle. »

* * *

Le nouvel évêque de Bruges, *S. Exc. Mgr Henri Lamiroir* « docteur en philosophie, docteur et maître en théologie », instruit le clergé et les fidèles de son diocèse de la grande loi du Carême.

Il n'est pas, comme se l'imaginent tant de soi-disant chrétiens, une survivance périmée, un anachronisme, il s'impose comme une loi vitale dans le christianisme. Il faut faire pénitence, parce qu'il faut mourir au péché, pour vivre ou revivre à Dieu. Les observances quadragésimales du jeûne et de l'abstinence obligent gravement en conscience ceux qui tombent sous la loi. Sans doute, des prescriptions disciplinaires, on peut être exempté ou pour des valables raisons dispensé, mais de la loi divine de la pénitence, de la mortification chrétienne, il n'y a ni exemption ni dispense possible, car il y va de l'éternel salut ou de l'éternelle perdition. Multiples et efficaces sont les moyens du carême spirituel supplantant les pratiques corporelles devenues en certains cas trop difficiles, à commencer par le support des peines de la vie, la fuite du péché, l'exercice de la vertu. Il reste d'ailleurs que la prière est en ce temps une obligation plus pressante.

La manière du nouvel évêque de Bruges se distingue dans sa simplicité apostolique, par les vues singulièrement pénétrantes de la foi et le sens aigu des réalités contemporaines. On sera très frappé par des observations telles que celles-ci, marquées au coin d'un bon sens supérieur.

« Ce que Dieu nous prescrit en carême par les commandements de son Église, est bien moins grave que ce que le monde impose à ses adeptes; les exigences du monde sont autrement sévères et autrement pénibles que celles de Dieu. Nous osons le dire bien haut : si l'Église demandait à ses fidèles ce que la tyrannie de la mode ou la fureur des sports imposent à bien des esclaves de l'esprit du monde, il n'y aurait qu'un seul cri : l'Église exagère; c'est impossible; ces prescriptions sont inhumaines. »

Et plus loin, ces constatations douloureuses d'un réalisme saisissant :

« Nous vivons à une époque où la vie religieuse passe par une crise autrement importante et autrement tragique que celle dont tout le monde s'occupe et se préoccupe; mais n'est-ce pas parce que beaucoup de chrétiens ignorent systématiquement les lois de Dieu et de son Église, parfois sévères sans doute, mais toujours bienfaites?... Pour beaucoup, la jouissance qu'ils confondent avec le

vrai bonheur semble leur fin dernière; gagner de l'argent pour acheter ce bonheur devient leur unique but... Ils semblent parfois vouloir s'attaquer à la sainteté même du carême, par ces plaisirs honteux auxquels ils se livrent en public ou plus souvent, à notre époque, dans leurs cercles privés... Ne sont-ils pas d'ailleurs suffisamment tristes ces spectacles que nous voyons tous les dimanches, dans nos villes, bien souvent même dans nos campagnes encore si chrétiennes : des fêtes et des réjouissances de toutes espèces, des foules nombreuses spécialement sur nos terrains de sport et du monde partout, sauf dans nos églises où l'on prêche la passion de Notre-Seigneur. »

N'allez pas croire cependant que l'exhortation pastorale tourne au pessimisme. Pour ne pas s'illusionner sur la gravité des maux présents l'Evêque n'en fait pas moins crédit à la générosité de ses ouailles et il finit par des paroles entraînant qui promettent aux austérités du carême les pures joies de la Résurrection.

J. SCHYRGENS.

LÉON LIBERT

Agent
de change
agrée

RUE GUIMARD, 9
à BRUXELLES

Maison	Téléphones
fondée	11 95 02
en 1912	11.95.04

ORDRES DE BOURSE
Placements capitaux. Reports.
Prêts hypothécaires 5 1/2 %

908

Régie Autonome de "PATRIA"

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

23 rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17 34 00 et 17 51 21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THÉÂTRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.
2. **Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.
3. **Vaste HALL avec buffet**
400 m²
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification p^r disques de phonographe (pick-up).
4. **Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc. ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital et Réserves : 408.000.000

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres
(taux variable) Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi 8, Bruxelles
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St-Gilles, St-Gilles;
Square Saintelette, 17, Bruxelles;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Ixelles.